

MAX DU VEUZIT

La Jeannette



BeQ

Max du Veuzit

La Jeannette

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 363 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Un mari de premier choix

L'homme de sa vie

Vers l'unique

La Châtaigneraie

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Milleux

Sainte-Sauvage

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

Sainte-Sauvage

Mon mari

Châtelaine, un jour...

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

La Jeannette

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1970.

Prologue

À la terrasse d'un restaurant champêtre situé à la sortie d'Auffay – bourg de la Seine-Maritime traversé par la grande route de Dieppe à Rouen – un groupe de cinq jeunes gens finissait de déjeuner.

Quatre d'entre eux étaient des étudiants venus dans leur famille pour y passer les vacances de Pâques : le cinquième, Victor Leblanche, était fils d'un gros industriel de la contrée.

Ce dernier n'était pas le moins gai de tous, à en juger par les éclats de rire dont il accueillait les saillies de ses compagnons.

La bande joyeuse était dans cet état de demi-ivresse, alors qu'il reste encore assez de raison pour comprendre ce que l'on fait et pas assez, pourtant, pour s'empêcher de faire et dire des bêtises.

– Je vous le dis en vérité, s'écria Victor Leblanche en brandissant un flacon de cognac à moitié vide : il y en a, dans cette bouteille, beaucoup plus qu'il n'en restera tantôt.

– Quand tu auras fini de débiter des sottises, répondit un des jeunes gens.

– Des sottises ! Où donc en vois-tu dans mes paroles ?... Toi-même, ne vas-tu pas m'aider à soulager de son contenu ce grossier récipient, dont les flancs rebondis sont pleins d'un délicieux breuvage appelé « fine Champagne » !

– Bravo ! Continue, tu deviens savant dans tes phrases !

– Non. Je ne continuerai pas, répondit nonchalamment le jeune homme en remuant son café. Causons sérieusement plutôt.

– Camarades, vous avez entendu votre ami ? Il se vante de pouvoir parler sérieusement.

Un sourire circula sur les lèvres de chacun.

– Vous me raillez, Paul Lamé ? Eh bien ! Écoutez : qu'allons nous faire ce soir ?... Est-ce sérieux, cela ?

– Hélas, oui ! Ça commence à être assommant, les soirées à la campagne.

– Ne trouverons-nous rien d’aussi inédit que nos occupations des soirs précédents ? Voyons, Louis, en ta qualité de poète, n’auras-tu pas une idée géniale pour nous tirer d’embarras ?

– Je cherche en vain, répondit l’interpellé ; nous avons épuisé tous les plaisirs délectables : lundi, nous fîmes le plus délicieux concert qu’on puisse rêver – avec des chaudrons et des vieilles casseroles ; cette nuit, nous attachâmes des chats aux sonnettes des paisibles bourgeois endormis. Que faire à présent, après d’aussi belles choses ?

– Nous pourrions accrocher des chiens à la place des chats.

– Merci bien ! Autant pêcher des grenouilles au clair de la lune, que de recommencer quelque chose déjà fait !

Ils se turent un moment, chacun cherchant, à part soi, une inspiration qui ne venait pas.

– Messieurs ! Voyez donc, s’écria tout à coup, avec emphase, un des jeunes gens. Quel est cet

être encapuchonné qui s'avance là-bas, suant, soufflant, étant rendu ?

– La « Jeannette », dit l'un.

– De son vrai nom : Suzanne Dorbat, veuve Latour, rectifia Victor Leblanche.

– Tiens ! Et d'où lui vient ce surnom de la « Jeannette » ?

– Ignorance complète ! Mon père, depuis cinquante ans, le lui a toujours entendu donner.

– Parfait ! dit sentencieusement Paul Lamé. Réclamons-lui des explications, en vertu de cette loi que nul n'a le droit de porter un nom qui ne lui appartient pas.

– Quel code et quel article ? demanda finement celui que ses amis avaient surnommé « Louis le poète ».

Paul Lamé haussa les épaules.

– Il suffit, mon cher, que j'aie édicté cette clause pour qu'elle fasse loi aujourd'hui. Par conséquent, formons la chaîne.

– Ça y est ! s'écria en chœur la bande joyeuse

en se levant vivement.

– Pas de sottises ! dit gravement Victor Leblanche en essayant de les retenir, Madame Latour est une excellente personne, qui a beaucoup de piété ; je la connais depuis mon enfance, mes parents l'estiment et je serais désolé que nous lui manquions d'égards.

– Nous prenons bonne note de ta protestation ; mais, en attendant, ne fais pas bande à part.

Le jeune homme suivit ses amis.

À ce moment, celle dont il était question n'était séparée du groupe que de quelques mètres. En un instant, les cinq jeunes gens, se tenant par la main, l'eurent entourée.

– Au nom de tous les étudiants en vacances, dont nous sommes les représentants, nous vous sommons de vous arrêter, Madame Jeannette.

– Polissons ! dit la vieille dame sans se fâcher, tout en essayant de franchir le cercle de ses poursuivants.

– Prenez garde ! reprit Paul Lamé avec un sérieux affecté. N'aggravez pas votre cas en

essayant de résister, ou votre rançon sera plus forte !

– Laissez-moi aller, enfants ; je vous servirai, quand vous voudrez venir chez moi, une excellente collation.

– Il nous faut mieux que ça !

– Un biberon de lait avant de vous coucher ? continua avec une railleuse indulgence la petite vieille.

– Horreur ! s'écrièrent-ils en chœur.

– Que vous faut-il donc, jeunes fous ?

Un des étudiants en rupture de cours répondit, en élevant la voix pour donner à ses paroles le ton d'une proclamation :

– Nous demandons à la citoyenne ici présente, pourquoi, elle, Suzanne Dorbat, veuve Latour, est appelée généralement la « Jeannette » ? Elle est prévenue que si elle refuse de répondre, une escorte d'honneur lui sera faite jusqu'à son logis par cinq des nôtres, c'est-à-dire par nous tous.

La vieille dame regarda à terre. Un nuage de tristesse avait passé sur son visage à la question

du jeune homme.

« Louis le poète » s'en aperçut, et comme ami des muses, il se montra sensible. Quittant la main de ses compagnons, il fit place à la prisonnière.

– Passez, madame Latour ; nous venons de vous faire de la peine sans le vouloir.

– Non, mes amis ; les événements que votre question a fait passer devant mes yeux sont toujours présents à mon cœur. En y faisant allusion, vous ne pouviez m'attrister. Seulement, ce que vous me demandez est toute une histoire et je ne puis vous la raconter, là, au beau milieu du chemin. Venez ce soir, chez moi, passer la soirée, et je vous promets de ne pas vous ennuyer.

– Bravo ! un petit ban en l'honneur de notre future hôtesse !

La bande joyeuse se mit à taper des mains avec ardeur, et la petite vieille reprit sa marche lente, un sourire mélancolique aux lèvres.

Le soir venu, nos amis se dirigèrent allègrement vers Saint-Denis. Tout en marchant,

pour égayer la route, ils jouaient les airs les plus discordants sur un « mirliton » dont chacun d'eux s'était muni.

Après une demi-heure de marche, ils arrivèrent devant une assez grande maison, qu'entourait un vaste jardin. À travers les volets mal clos, un peu de lumière filtrait.

– C'est ici, dit Victor Leblanche : on nous attend.

Ils pénétrèrent dans l'enclos et se rangèrent autour du seuil en continuant d'exécuter, sur leurs instruments criards, un air populaire de l'époque.

Les aboiements d'un chien de garde s'y étant mêlés, ce fut, pendant quelques minutes, le plus infernal charivari que ce coin paisible eût entendu depuis longtemps.

Bientôt, à leur vacarme, la porte s'ouvrit, et la propriétaire du logis apparut dans l'entrebâillement.

– Jeunes insensés, qui, le sourire aux lèvres, venez entendre l'histoire dramatique de toute une existence de pleurs ! À quoi bon vous arrêtez ici ?

Reprenez le chemin d'Auffay, la tristesse n'est pas faite pour vous.

En un clin d'œil, les mirlitons eurent disparu dans les poches de nos amis.

– Chose promise, chose due, Madame Latour ! Vous nous avez annoncé une histoire et un café ; vous devez nous les servir.

Elle s'effaça pour les laisser entrer.

Après les avoir installés autour d'une large table sur laquelle six tasses remplies d'excellent café, furent bientôt posées – elle commença, d'une voix que l'âge rendait tremblante, l'histoire suivante :

I

Le récit de la vieille hôtesse

Je n'ai pas toujours été la vieille femme aux cheveux blancs et aux joues parcheminées que je suis aujourd'hui.

Autrefois – il y a de ça cinquante ans – j'étais une fillette de dix-sept ans aux lèvres rouges et aux yeux noirs.

Étais-je jolie ?... On me le disait souvent, et je le croyais facilement, sans l'avouer pourtant, car ma mère ne me permettait pas d'écouter les nombreux galants qui papillonnaient autour de moi.

Elle veillait sur moi comme un dragon gardant son trésor ; et, d'ailleurs, j'en étais un pour elle, puisque, n'ayant que moi d'enfant, toutes ses ambitions se trouvaient concentrées sur mon

jeune front.

Ma mère était une de ces femmes – nombreuses dans les campagnes – qui, ayant peiné de longues années pour amasser, sou par sou, une petite aisance, connaissent la valeur de l'argent ; et si, dans sa vie de labeur, elle avait été âpre au gain, elle resta, par la suite, économe et avaricieuse même.

Néanmoins, par orgueil, pour faire de moi une « demoiselle » et pour rendre jalouses quelques anciennes compagnes qui avaient moins bien réussi qu'elle-même, ma mère m'avait envoyée trois ans en pension.

Pendant ce temps, elle hérita d'un vieil oncle, qui lui laissait, en mourant, tout son avoir, et quand je revins à la maison, j'y trouvai tout bouleversé.

Les modestes meubles de bois blanc et de chêne, qui, jusque-là, avaient orné la cuisine et les chambres, avaient disparu et étaient remplacés par d'autres en acajou ; des cuivres étincelants détrônaient les modestes marmites de fonte, et les cristaux, derrière les vitres du buffet, avaient

succédé aux verres grossiers de jadis.

Je fus enchantée des changements apportés. On le serait à moins quand on a dix-sept ans !

Cependant, au bout de quelques jours de vie intime avec ma mère, beaucoup de mes illusions s'en étaient allées.

Je m'étais figurée que, puisque nous étions riches – relativement à notre position d'antan – ma mère serait moins raide dans les rapports journaliers et qu'elle perdrait un peu de sa parcimonie.

Il n'en était rien, hélas !

Toute la journée, je l'entendais crier après l'une ou l'autre des deux servantes qu'elle occupait, et souvent le motif de ses plaintes reposait sur une allumette ratée, une bougie trop usée, ou une salade dans laquelle elles avaient ménagé les feuilles vertes.

Pour ma part, je n'avais pas à me plaindre ; ma mère ne me refusait rien, si ce n'est une piécette blanche dans ma poche ou un moment de liberté : — elle comptait ceux-ci encore plus

minutieusement que les grains de sel de la soupe ! – J'étais toujours mise avec coquetterie, et son ambition était satisfaite quand, sur notre passage, le dimanche, en allant aux offices, elle entendait dire :

– Hein ! Est-elle « chouette », la petite Dorbat ! Ce qu'elle en a de beaux atours !

À ce moment, je me demandais pourquoi ma mère, qui se privait de tout, – depuis plus de dix ans, elle portait la même robe, – était si généreuse pour moi.

Je le compris par la suite ; elle espérait qu'un beau mariage couronnerait son œuvre, tout en la débarrassant du mal que lui causait l'excessive surveillance dont elle m'entourait. Je n'étais pourtant pas bien difficile à garder.

D'un caractère un peu renfermé, je faisais tranquillement l'ouvrage qu'on m'assignait comme tâche, et, quand j'avais fini, sans bruit, je gagnais ma chambre pour me plonger dans la lecture de quelque livre de prix.

Un dimanche matin, nous allions à la messe et

marchions précipitamment, car nous étions en retard.

Tout en allongeant le pas aux côtés de ma mère, j'enfilais mes gants et j'en perdis un, sans m'en apercevoir de suite.

Je ne l'aurais probablement pas retrouvé, et cela m'aurait valu, plus probablement encore, une verte semonce, si un jeune homme, qui, lui aussi, se rendait à l'office, ne l'eût trouvé.

Jugeant peut-être, à la dimension de l'objet, qu'il ne pouvait appartenir qu'à une jeune personne, et que, parmi les jeunes filles du pays, il n'y avait que « mademoiselle Dorbat » qui portât des gants de peau, il se mit à ma recherche.

Nous arrivions près de l'église lorsqu'il nous rejoignit.

J'avais déjà constaté, avec terreur, la perte de mon gant, et je n'osais pas en parler à ma mère, quand une voix me fit détourner :

– Mademoiselle, me disait un inconnu, je viens de trouver ce gant sur le chemin, ne serait-il pas à vous ?

– Oui, monsieur, m'écriai-je avec un soupir de soulagement, pendant que mes yeux se levaient sur lui, tout brillants de gratitude.

– Comment ! s'écria ma mère, tu perds ton gant et tu ne t'en aperçois pas ! Conçoit-on pareille négligence ! Je suis sûre qu'il y a déjà longtemps que tu ne l'as plus, et tu n'en prenais pas souci... Où l'avez-vous trouvé ? ajouta-t-elle, en s'adressant au complaisant monsieur qui m'examinait avec intérêt.

– À quelques pas d'ici, répondit-il avec un imperceptible sourire aux coins des lèvres.

Je lui adressai un nouveau regard de remerciement en même temps que d'admiration, car il y avait bien un quart d'heure que l'objet du délit avait disparu, et ses enjambées avaient dû lui être joliment grandes pour pouvoir les traiter de « quelques pas ».

À mon regard de merci, il répondit par un autre d'admiration, – quoique je fusse jeune, je ne m'y trompai pas. Je rougis comme un coquelicot et rejoignis ma mère qui, déjà, murmurait contre le temps que nous venions de perdre.

Mon attention, durant l'office, fut un peu diminuée par le souvenir de mon ami inconnu, comme déjà je l'appelais.

Après avoir suivi la première partie de la messe sur les prières des vêpres et pris à l'évangile l'« advent » pour le « carême » je fus heureuse d'en voir arriver la fin.

En sortant, je revis, près du bénitier, celui qui m'avait causé tant de distraction.

Il plongea ses doigts dans l'eau bénite et me les tendit ; nouveaux regards, nouvelle rougeur de ma part, et, cette fois-ci, en plus, un petit « toc » dans ma poitrine.

Quand nous fûmes dans la rue, ma mère, naturellement, revint sur l'incident, et me fit subir une mercuriale en règle.

Je la supportai avec une muette soumission, et cela d'autant plus que je savais qu'en ne m'excusant pas, j'avais des chances qu'elle fût écourtée.

En effet, une demi-heure après, ma mère n'en parlait plus. Ensuite, malgré mon désir de savoir

qui était mon inconnu de la matinée, je n'osais pas l'interroger.

Je préférais m'adresser à Zélie, une de nos servantes, et, dès que l'occasion s'offrit à moi de la questionner, je la saisis aux cheveux – pas la servante, non... l'occasion !

– Dis donc, Zélie, connais-tu dans le pays un jeune homme très aimable et très gentil ?

– C'est un peu vague comme renseignements. Tous les jeunes gens d'ici sont très aimables et très gentils.

J'ouvris des yeux étonnés : la plupart des garçons que je rencontrais me paraissaient vilains, avec leur mise de paysans et leurs visages bronzés par le soleil ; mais comme Zélie avait vingt-cinq ans, elle devait mieux savoir que moi, et je lui fis un portrait détaillé de mon inconnu.

– Un jeune homme pas très grand, qui a des yeux noirs, des mains très blanches et très petites ; il a l'air très doux.

– Il est brun ?

– Oui.

– Avec une petite moustache plus claire ?

– Oui.

– Ça pourrait bien être le fils à monsieur Ménéard.

– Le fils de l'ancien instituteur qui m'a appris à lire ?

– Je crois que oui.

– Ah ! j'ignorais que son fils habitât encore le pays... et que fait-il ici ?

– Son père est mort il y a deux ans et lui a pris une petite ferme qu'il a montée et agencée avec toutes sortes de choses, comme dans les livres. On dit même qu'il eût fait bien mieux de travailler la terre à la façon de tout le monde : les innovations ruinent généralement leurs partisans.

Je laissai Zélie retourner à la maison, et, m'étant assise sous une tonnelle de chèvrefeuille, je me mis à réfléchir à ce qu'elle venait de me dire.

À ce moment, ma mère passa près de là, et m'aperçut.

– Toujours à ne rien faire, Suzanne ; même le dimanche, on ne doit pas être inoccupée !... Accompagne Zélie qui va faire une commission au château.

Je ne me le fis pas dire deux fois, et mettant rapidement un chapeau, je suivis la fille.

Tout en marchant, je lui parlai de mon aventure du matin. Depuis quelques heures, je ne pensais qu'à ça.

Soudain, au détour d'un chemin, je revis celui qui en avait été le héros.

Zélie éclata de rire.

– Eh bien, Suzanne ; le voilà, monsieur Ménard !

– Oui, fis-je à mi-voix. Ne crie donc pas si haut ! S'il entendait !...

Mais la servante, une fois partie, était difficile à arrêter.

– Bonjour, monsieur Jean, lui cria-t-elle, que faites-vous donc si près de la Roseraie ? (La Roseraie était le nom de notre maison.) Nous y avons une gentille colombe, continua-t-elle en me

désignant de l'œil ! Malheureusement, dame Dorbat la tient cachée par crainte des audacieux.

Ma mère n'avait pas besoin d'être là pour me tenir cachée. Dès les premiers mots de Zélie, je m'étais dissimulée derrière elle. Ce que voyant, elle reprit avec une audace incroyable.

– Bon, voilà que Suzanne a peur de vous, à présent, et quand vous n'êtes pas là, elle ne cesse de parler de vous !

Je pris mon courage à deux mains et, me montrant enfin, je protestai contre ces paroles :

– Il ne faut pas la croire, monsieur, Zélie aime à taquiner les gens.

– Au contraire, mademoiselle, répondit Jean Ménard avec un long regard à mon adresse, je serais trop heureux si vraiment vous daigniez vous occuper de moi.

Je baissai les yeux, à nouveau intimidée.

– Nous allons au château, monsieur Jean ; nous accompagnerez-vous ? demanda Zélie.

– Volontiers, dit celui-ci.

Je m'arrêtais.

– Non, Zélie ; maman serait en colère si elle savait que nous étions en compagnie.

– Bah ! elle ne le saura pas ; ce n'est pas moi qui irai le lui dire. Venez-vous, monsieur Jean ?

Une ombre avait passé sur le visage de Jean Ménard.

– Non, répondit-il. Il suffit que mademoiselle Dorbat ait manifesté le désir que je ne l'accompagne point pour que je prenne ce désir comme un ordre.

– Merci, lui dis-je doucement ; cela vaut mieux ainsi.

J'osai lui tendre la main ; il ne fit qu'effleurer le bout de mes doigts. Je crus l'avoir contrarié et je suivis, le cœur gros, Zélie, qui haussait les épaules.

– Vous en trouverez, Suzanne, des occasions de vous amuser un peu, si c'est ainsi que vous en profitez.

– Mais, puisque c'était mal !

– Mal ! Vraiment ? Et que voyez-vous de mal à ce que ce jeune homme nous accompagnât ?

– Je ne sais pas, répondis-je avec une grande envie de pleurer. C'est maman qui dit qu'il ne faut pas parler aux jeunes messieurs.

– La maîtresse est dure, elle oublie qu'elle a eu votre âge et, qu'à ce moment-là, son esprit n'était pas toujours au raccommodage des bas et tricots.

Je fus surprise d'entendre cette fille parler ainsi, et, comme je ne comprenais pas bien tout ce qu'elle disait, elle grandit aussitôt dans mon imagination.

II

Le dimanche suivant, je revis Jean Ménard sur la grande place, parmi d'autres jeunes gens.

Dès qu'il nous aperçut, ma mère et moi, il se découvrit, et, dans son regard qui cherchait le mien, je crus voir que sa politesse était surtout pour moi.

Ce fut de même plusieurs dimanches de suite, et, petit à petit, il s'enhardissait. C'est ainsi qu'à l'église, il se plaçait de façon à ne pas me quitter de vue, et moi, frissonnante, j'essayais en vain de lire dans mon missel : les lettres dansaient devant mes yeux troublés.

Insensiblement, il s'était ainsi, sans me parler, frayé un chemin dans mon cœur. Depuis la première fois où je l'avais vu, ma pensée était uniquement remplie de lui.

J'en avais fais le héros d'aventures que mon

imagination aimait à se forger, et que la lecture de quelques romans prêtés par Zélie m'aidait à bâtir.

C'est dans cet état d'esprit que je vis arriver la Pentecôte. Ce jour-là avait lieu l'« assemblée » du pays.

Quelques marchands de pain d'épices, un tir, un massacre où un général prussien trônait de compagnie avec une mariée à la robe fripée ; enfin, l'inévitable manège de chevaux de bois des temps anciens, qu'un homme faisait marcher en le poussant avec les épaules, au son d'un orgue de Barbarie qui grinçait lamentablement ; voilà toute l'assemblée, telle qu'elle était dans ce temps-là, telle qu'elle est encore à peu près de nos jours.

Mais ce qui intéressait surtout la jeunesse du pays et des alentours, était le bal champêtre du soir.

Je m'étais souvent demandé si ma mère permettrait que je me mêlasse à la danse. Je ne l'espérais guère et, je fus bien surprise quand elle-même m'y conduisit.

Ce fut Jean Ménard la première personne que je reconnus dans la foule pressée autour d'une vingtaine de couples, dansant en cadence au son d'un violon.

Aussitôt, il vint à moi et m'invita. Ma mère ne s'opposa pas à ce que j'acceptasse.

Je m'éloignai à son bras, heureuse de la magnanimité de ma mère, heureuse surtout de sentir Jean si près de moi.

Une douce émotion m'avait envahie ; les battements tumultueux de mon cœur soulevaient mon corsage, et je me taisais, craignant de faire envoler la délicieuse sensation qui m'engourdissait dans les bras de Jean.

Lui non plus ne me disait rien, mais, peu à peu, son étreinte se resserrait et je sentais son souffle plus près de mon front.

Pourtant, à la fin, il me dit :

– Voici longtemps que j'attends la minute présente.

– Ah ! murmurai-je pour toute réponse.

– Oui, reprit-il, j'attendais avec impatience cet

instant où je pourrais vous parler seul à seule.

Je frissonnais, agréablement remuée par sa voix chaude.

La lumière blafarde des quinquets allumés de place en place, projetait des ombres à chaque moment sur nos visages et, quoique nous ne nous vissions qu'imparfaitement, je sentais ses yeux rivés sur les miens.

– Suzanne, continua-t-il, est-il vrai que votre mère veuille vous faire épouser Pierre Latour, le riche meunier de Saint-Denis ?

J'eus un mouvement d'effarement.

– C'est la première fois que j'entends parler de cet homme.

Il respira, soulagé.

– Tant mieux, cette idée me faisait du mal...

Dans l'ombre, j'eus un sourire de satisfaction.

– Seriez-vous contente, me dit-il, si on vous disait que je vais me marier ?

– Oh ! non, j'en aurais du chagrin.

Je m'arrêtai, confuse de mon aveu. Il pressa

plus fortement ma main.

– Eh bien, moi aussi, j'ai eu du chagrin à la pensée que vous pouviez être la femme d'un autre... Suzanne, je voudrais vous parler ; j'ai bien des choses à vous dire, accordez-moi un rendez-vous ?

– Non, m'écriai-je instinctivement.

– Je vous en prie, reprit-il plus tendrement, ne me le refusez pas. Fixez-en le jour et l'heure. Qu'avez-vous à craindre ?... Je ne vous approcherai pas si vous le désirez. Je ne vous demande qu'une entrevue, j'ai besoin de vous parler et de notre conversation dépendra mon avenir.

– Je ne puis pas. Jamais ma mère ne me laisse sortir seule, et je ne veux pas tromper sa surveillance.

– Alors, c'est que vous ne m'aimez pas, Suzanne ; mais moi, je vous aime, et si vous me repoussez, je quitterai le pays pour n'y plus revenir.

J'eus un frémissement d'angoisse à cette

menace.

– Je ne veux pas que vous partiez, répondis-je la voix étranglée, car il me semblait que je commettrais une grave faute. Après-demain, mardi, ma mère ira au marché de Monville. Trouvez-vous derrière notre cour, à l'entrée du petit-bois, vers dix heures du matin. J'y serai.

– Je serai exact.

*

Je ne saurais dépeindre la surexcitation qui s'empara de moi, dans l'attente de ce rendez-vous que Jean m'avait demandé.

Vingt fois, je fus sur le point de tout raconter à ma mère et, si ce n'eût été la peur qu'elle m'inspirait, je l'aurais fait.

Le mardi matin, quand je la vis monter en voiture avec une de nos servantes, je faillis me mettre à pleurer.

– Emmenez-moi, maman. Je voudrais aller

avec vous.

– Et qui garderait la maison ? Voici deux jours de suite que l'ouvrage est mis de côté et tu parles encore de te promener aujourd'hui. Va plutôt voir si Zélie ne met pas trop de crème dans la soupe !

Je m'éloignai avec lassitude.

Plus l'heure que j'avais fixée à Jean approchait, plus j'hésitais à me rendre près de lui.

Il me semblait que j'allais commettre un crime en y allant. Cependant, je craignais tant qu'il ne mit sa menace de départ à exécution, qu'à peine si le moins un quart de dix heures sonnait à l'horloge, je partis avec mystère pour le lieu du rendez-vous.

Jean y était déjà.

Il vint vers moi et me baisa les mains.

– Je savais bien, Suzanne, que vous viendriez. Merci de cette grande preuve d'amour que vous me donnez, car je sens que vous m'aimez et, quoique vos lèvres ne me l'aient pas dit, il y a longtemps que vos yeux ont parlé pour elles... Pourtant, j'aimerais vous l'entendre répéter.

– Je vous aime, Jean ; seulement, c'est mal de vous le dire. Je suis venue parce que vous aviez quelque chose à me dire. J'ai eu foi en vous ; ne trompez pas ma confiance !

Il se recula d'un pas.

– Vous avez raison, Suzanne ; si j'ai sollicité de vous cette entrevue, c'est que j'avais à vous parler sérieusement.

Je m'assis sur un tronc d'arbre renversé et Jean se plaça près de moi.

Il avait mis ses coudes sur ses genoux et regardait vaguement au loin.

– Je vous écoute Jean, lui dis-je, doucement.

Il parut tomber du haut de ses pensées.

– C'est vrai, vos moments sont comptés ?

– Oui, nul ne sait que je suis près de vous, et si maman rentrait, elle serait furieuse.

– Pas de danger, elle ne rentre habituellement que le soir ; elle n'aurait pas eu le temps d'ailleurs de faire la route aller et retour. Néanmoins. Je vais me hâter pour ne pas vous

retenir.

Il se tourna complètement vers moi et, gravement, il continua :

– Suzanne, je n’ai jamais tant souffert de ma pauvreté que depuis ces deux mois où je vous connais !... Vous êtes riche – ou du moins vous passez pour l’être – et votre mère veut un gendre, dit-elle, qui jouisse d’une bonne fortune. Je la connais assez pour savoir qu’elle ne changera rien à cette Idée.

– Je crois comme vous que ma mère ambitionne un riche parti pour moi ; cependant, si elle trouvait un bon garçon m’aimant bien et aimé de moi, je ne pense pas qu’elle le repousserait.

– Je n’en suis pas aussi sûr... Pourtant, parce que je suis pauvre, je suis jeune, j’ai beaucoup de courage ; pour vous avoir à moi seul, je suis prêt à tout entreprendre. J’ai beaucoup réfléchi à ce que je devais faire, et maintenant je vais louer une ferme plus grande que celle que j’occupe actuellement. Je veux faire en grand la culture, telle que je la pratique aujourd’hui, et avec l’aide du Ciel. J’espère la rendre prospère.

– Je le souhaite aussi, Jean, et je vais prier Dieu pour votre réussite.

Il me regarda longuement.

– Je vais risquer tout mon avoir ; si j'échoue, je vous perdrai sans espoir ; mais si je réussis, vous serez ma récompense... Suzanne, jurez-moi de m'attendre !

– Je vous le promets, répondis-je, sans hésitation ; jamais je n'aimerai un autre que vous et je vous attendrai autant qu'il vous plaira.

– Vous êtes jeune. Dans deux ans nous reprendrons cette conversation, et d'ici là, je l'espère, je serai en bonne voie, sur le chemin de la fortune.

Il était pâle en parlant, son regard brillait d'énergie et il me parut si noble que je pris sa main et la portai à mon front, le reconnaissant pour mon maître bien-aimé.

Il sourit à mon action et, d'un geste passionné me saisissant la taille, il m'attira à lui. J'avais fermé les yeux, croyant déjà sentir ses lèvres sur mon front, mais doucement, il me repoussa.

– Non, dit-il à mi-voix. Je vous aime trop pour cela. Je ne veux pas prendre une avance sur mon futur bonheur ; notre premier baiser couronnera mon succès.

Je lui souris, les yeux pleins de larmes de le sentir si bon.

Nous causâmes encore quelques instants. Puis il me reconduisit jusqu'à l'enclos de notre champ. Une simple poignée de main termina cet entretien que j'avais tant redouté à l'avance.

III

Je revis Jean plusieurs fois, par la suite, toujours avec le même mystère.

Il me parlait de ses travaux, et j'étais fière de sa confiance, fière surtout d'être aimée par Jean que je sentais si supérieur aux autres garçons de ma connaissance.

L'été avait passé et l'automne touchait à sa fin.

Un jour que je revenais de voir Jean, ma mère, rentrée plus tôt que de coutume, m'appela :

– Où donc étais-tu, Suzanne ? J'avais à te parler.

– Que me voulez-vous ? répondis-je, éludant sa question.

Ma mère était si absorbée dans ses pensées qu'elle ne s'en aperçut pas.

– Aide-moi à peler ces pommes dont je vais

faire des confitures.

Je pris un couteau et m'assis près d'elle, en réfléchissant à l'étrangeté de ma mère.

Elle avait son bonnet de travers, et sa figure, jaune habituellement, était allumée ce jour-là comme lorsqu'elle était sous le coup d'une émotion.

Elle cessait de travailler, me regardait, puis se remettait à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur. Jamais, je ne l'avais vue aussi agitée, et instinctivement, redoutant un malheur, je sentis mon cœur se serrer.

Tout à coup, elle posa son couteau sur la table et mettant ses poings sur les hanches, elle me regarda en face.

– Suzanne, je connais un brave garçon qui serait heureux de t'avoir pour femme.

Je me levai d'un bond.

– Qui ? demandai-je, pensant à Jean.

– Pierre Latour, le meunier de Saint-Denis, nomma ma mère avec orgueil.

Je sentis tout crouler autour de moi et je devins très pâle. Ma mère se trompa sur les causes de mon émotion.

– Hein ! tu es contente ? Pas plus que moi, quand il m'en a parlé ce matin. Je n'osais pas espérer un aussi riche parti pour toi, et voilà que mon rêve se réalise !

– Je n'en veux pas !... Je ne veux pas me marier, bégayai-je les yeux effarés.

Ma mère sursauta.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je suis encore trop jeune pour prendre au sérieux un rôle de maîtresse de maison : attendez encore deux ans avant de me parler mariage.

– Oui, da ! Et dans deux ans, Pierre Latour sera marié.

– J'en trouverai un autre.

– Un autre ?... comme Jean Ménard qui semble tourner autour de toi ? Si c'était lui, tu ne le refuserais pas !

– En effet, je le préférerais à Pierre.

– Et pourquoi ?

– Jean Ménard est bon, tandis que Pierre Latour passe pour un sournois et un égoïste ! On le dit cruel pour ses bêtes et il le sera pour sa femme.

– Allons donc, ce garçon est riche et il a des envieux.

– Il est sans cesse au cabaret.

– Trouve-m'en qui n'y aillent pas ?

– Jean Ménard n'y met jamais les pieds.

– C'est possible, mais tu te trompes si tu crois que je consentirais à te voir épouser un « sans-le-sou ». Apprends que c'est moi qui ai préparé ce mariage ; depuis un an, j'ai des visées sur Pierre Latour et j'ai dû user d'adresse pour l'amener au point où il est aujourd'hui, car il t'aime sérieusement, ce garçon !

Je retombai sur ma chaise lourdement. J'aurais voulu raisonner avec ma mère, me montrer vaillante et prête à la résistance, et je ne sus que pleurer et tordre mes mains d'impuissance.

– Ah ça ! reprit ma mère, les yeux brillants de

colère. Que signifie cette attitude ?... Je croyais que tu allais sauter de joie dès mes premières paroles, et, au contraire, tu te mets à pleurer !... Travaillez un peu pour vos enfants, afin qu'ils vous en remercient de cette façon !

– Je ne veux pas me marier, répétais-je avec désespoir.

– Mais encore pourquoi ?

– Je n'aime pas Pierre Latour.

– Quand tu seras sa femme, tu l'aimeras.

– Jamais !... Je ne veux pas être sa femme.

– C'est ce qu'on verra ! s'écria ma mère, les dents serrées, en s'avançant vers moi. Crois-tu que je vais, sans autre motif que ton caprice, remercier sottement ce garçon-là. Les prétendants comme lui ne courent pas les rues, et puisqu'il t'aime assez pour t'épouser, toi qui es pauvre à côté de lui, te figures-tu que je suis assez simple pour le prier de porter ailleurs ses amabilités ?

Elle donna un gros coup de poing sur la table.

– Jamais ! tu entends !... Tu seras sa femme parce que ce mariage me plaît et que je suis

certaine ainsi d'assurer ton bonheur.

J'eus un frémissement de révolte et découvrant mon visage que j'avais tenu jusqu'ici caché entre mes mains, je répondis, élevant ma voix au diapason de celle de ma mère :

– Qu'appellez-vous donc bonheur, si pour vous, il consiste à épouser un homme que l'on n'aime point ?

– Je ne te demande pas de l'aimer en ce moment, ce sera pour plus tard, quand tu seras sa femme.

– Je n'aimerai jamais cet homme parce que j'en aime un autre.

J'avais fait cet aveu dans le feu de la discussion ; si j'avais été plus calme, j'en aurais compris l'inutilité dans l'état d'exaspération où était ma mère.

À peine avais-je fini de parler qu'elle saisit mon frêle poignet et le serra à le briser.

– Malheureuse ! Et quel est cet autre ?

Elle approchait si près son visage du mien que je sentais son souffle brûlant sur mon front.

– J’aime Jean Ménard de toutes les forces de mon être ; nous avons échangé nos serments et j’ai juré de n’appartenir qu’à lui seul.

Ma mère eut un ricanement qui me parut lugubre.

– Bel amour qui consiste à aimer un homme sans fortune !... Jean Ménard est un malin, il a su captiver la fille pour avoir son argent, et son scrupule l’a empêché de venir trouver la mère.

Elle continua de rire silencieusement et son rire me broyait le cœur. Je levai vers elle un regard suppliant.

– J’aime Jean, ma mère : que vous importe l’argent ; gardez ce que vous comptiez me donner et il ne m’en prendra pas moins pour femme. Nous serons si heureux d’être tout l’un pour l’autre, que nous ne sentirons pas les privations auxquelles notre pauvreté nous obligera.

Attendrie par mes propres paroles, j’avais glissé à genoux et pris la main de ma mère ; je la portai à mes lèvres et les larmes, roulant sur ma joue, venaient la mouiller.

– Je vous en prie, continuai-je, unissez-vous. Jean viendra vous parler, ne le repoussez point. Nous vous aimerons tant que vous ne regretterez pas votre générosité. Maman, ce doit être si bon d'être la femme d'un homme que l'on aime !

Ma mère était si bien faite à l'idée de mon mariage avec Pierre Latour, que ma prière lui fit l'effet d'un blasphème : elle me repoussa, presque brutale.

– Tout ça, ce sont des enfantillages ! Tant pis pour toi si tu as été assez sotté pour t'enticher de ce garçon, tu en seras quitte à n'y plus penser. Pierre Latour vient demain, et j'exige que tu lui fasses bon accueil. J'ai le droit de disposer de toi selon mon bon vouloir : donc je te marie à qui me plaît.

La dureté de ma mère me cingla comme l'eût fait un coup de fouet. Je me relevai brusquement et croisant les bras, les larmes soudain séchées, je lui dis hautement :

– Nous serons deux à vouloir, maman. J'opposerai ma résistance à la vôtre, et nous verrons qui triomphera.

Je n'avais pas achevé ma phrase que je reçus le plus fort soufflet que ma mère m'ait jamais donné. Je m'y attendais si peu que, saisie d'une crainte subite, je courus m'enfermer dans ma chambre, et là, je laissai éclater ma colère en plaintes amères.

IV

Le lendemain, nous achevions de déjeuner, quand la voiture de Pierre Latour s'arrêta dans la cour.

Au regard implacable que ma mère posa sur moi, je compris l'inutilité d'une résistance. Cependant, j'étais si décidée à lutter, que, profitant de la sortie de celle-ci qui allait accueillir le visiteur, je m'échappai de la maison par une porte de derrière, et j'allai me dissimuler dans un grenier à fourrages, entre deux gerbes de foin.

De l'endroit où j'étais blottie, je ne pouvais voir ce qui se passait, dans la cour, mais j'entendais parfaitement ce qui s'y disait. J'y étais à peine depuis quelques minutes, que mon nom arriva jusqu'à moi, jeté par les servantes qui me cherchaient. Bientôt aussi, je distinguai la voix de ma mère et, au ton dont elle m'appelait,

je devinai combien elle était furieuse de mon absence.

Je restai dans ma cachette jusqu'à ce que le bruit des grelots de la voiture de Pierre m'apprit que celui-ci s'éloignait.

Alors, avec bien des hésitations, je regagnai la maison. Sur le seuil, je m'arrêtai, n'osant avancer.

Ma mère tournait autour de la cuisine, avec des gestes menaçants s'adressant à un être imaginaire que je devinais être moi.

En voyant cette tempête dont j'étais la cause, je voulus me retirer sans bruit, mais ma mère m'avait aperçue et devant le regard chargé d'éclairs qu'elle eut à mon adresse, je fermai les yeux, effarée.

Brusquement, elle bondit sur moi et, me saisissant par ma robe, elle m'envoya d'une poussée à l'autre bout de la cuisine. Alors, prenant une branche de bois qui traînait près de lâtre, elle m'appliqua sur les épaules une véritable bastonnade.

Oh ! ces arguments frappants, comme je les connus par la suite !

Je ne cherchai pas à me dérober à la fureur de ma mère. J'étais si malheureuse depuis la veille que, dans cet instant, je souhaitais la mort et j'aurais voulu qu'elle continuât à me frapper jusqu'à ce que je tombasse.

Cependant, Zélie attirée par le bruit venait d'entrer et, voyant ce qui se passait, elle se mit à pousser des cris qui eurent le don d'apaiser ma mère en même temps que d'attirer nos gens.

Ma mère fut honteuse de son emportement et elle s'en alla, me laissant maîtresse du lieu du combat. Piètre maîtresse, puisque je ne lui avais pas même contesté !

Zélie m'avait entourée de ses deux bras et cherchait à me consoler, tout en racontant à ses compagnons, ce qu'elle avait vu. Chose qui peut-être surprendra, quoique dans ce moment j'eusse des raisons pour ne pas être satisfaite des façons de ma mère, je fus écœurée de voir notre valetaille au courant de cette affaire. Aussi, autant de honte que de besoin de solitude, je me

retirai rapidement, dans ma chambre ; pendant trois jours, je n'en sortis point.

Ma mère ne chercha pas à faire cesser cet état de chose. Elle ne vint même pas me trouver, et se contenta à l'heure des repas de m'envoyer à manger par Zélie.

Plusieurs fois, j'eus l'idée de me servir de cette fille pour correspondre avec Jean, et chaque fois je déchirai ma lettre tant il me répugnait de me servir contre ma mère d'une domestique payée par elle.

Au bout de trois jours, je trouvai ma conduite absurde et indigne de moi. Ma colère était passée et je commençais à excuser ma mère de ses violences ; après tout, elle ne s'était servie envers moi que des procédés ordinaires aux parents envers leur progéniture rebelle. Donc, je quittai ma chambre.

À peine sortie, je me heurtai à ma mère. Elle ne me fit aucune observation de ma séquestration volontaire, mais quand je voulus aller dehors, elle m'arrêta par le bras et me dit d'une voix pleine de menaces :

– Je te défends de quitter la maison, même pour aller dans la cour : et tu sais, n’essaye pas de correspondre avec Jean Ménard, car je te promets une correction dont la dernière n’était que le prélude.

– Très bien, répondis-je. Traitez-moi comme il vous plaira, pourvu que vous ne m’imposiez pas d’épouser Pierre Latour.

Elle murmura quelques mots que je ne saisis point.

V

Il y avait quinze jours que cela durait et j'étais toujours prisonnière dans la maison, gardée à vue par ma mère qui n'avait même pas voulu me permettre d'aller aux offices, le dimanche.

Je comprenais son idée, elle espérait me prendre par l'ennui et par la lassitude. Elle se trompait. Chaque jour, je sentais ma force de résistance s'accroître.

J'aurais bien voulu voir Jean ou lui écrire et je dus me faire violence pour surmonter ce désir. À quoi bon, d'ailleurs, le tourmenter ? N'avait-il pas besoin de toute son énergie pour lutter et persévérer dans la tâche qu'il s'était imposée ?

Comme je souhaitais, pendant ces longues journées, où j'étais enfermée, le voir réussir. Je me le figurais arrivant tout à coup et s'écriant :

– Ma ferme prospère, bientôt je serais un des

plus beaux partis des alentours ! Quelle mère ne serait pas fière de m'avoir pour gendre !

Je souriais à ce beau rêve qui jamais ne devait se réaliser !...

Un soir, je commençais à me dévêtir quand j'entendis frapper trois petits coups contre les volets de ma fenêtre – ma chambre était au rez-de-chaussée comme dans la plupart des fermes normandes d'autrefois.

J'étais très hardie pour mon âge, j'ouvris donc la fenêtre en faisant le moins de bruit possible, car ma mère eût pu m'entendre et la façon dont on tapait me disait assez que le nocturne visiteur agissait avec mystère.

Mon cœur battait bien un peu de crainte, mais j'avais la prescience que c'était Jean qui était là.

Dès que j'eus entrebâillé les volets, une main saisit la mienne qu'on couvrit de baisers.

– Est-ce vous, Jean ? demandai-je à voix basse.

– Oui, c'est moi, ma Suzanne ! Moi qui vous aime et mourais d'inquiétude à votre sujet.

– Oh ! merci, Jean, merci d’être venu... Parlez très bas, ajoutai-je, la chambre de ma mère touche la mienne et elle pourrait entendre.

– Si vous pouviez passer par la fenêtre, nous serions plus tranquilles pour causer.

– À cette heure, et par cette nuit noire ?

– Que craignez-vous auprès de moi ?

Quinze jours avant, je ne l’aurais pas fait, mais à ce moment, où je sentais un péril suspendu sur ma tête, je fis ce que Jean me conseillait.

Avec d’infinies précautions, celui-ci ramena les deux battants de la fenêtre pour les empêcher de claquer pendant mon absence. Il repoussa de même les volets, pour mieux dissimuler les traces de mon évasion.

Jean m’avais pris par la main et, dans l’obscurité, me guidait sans hésitation, autant que si la route lui eût été familière.

– Voici trois jours que je rôde part ici, cherchant à vous voir. Aujourd’hui, j’ai été plus hardi. Votre chien, heureusement, me connaît, il n’a pas aboyé.

Il m'avait conduite près de la tonnelle de chèvrefeuille.

– À votre tour, guidez-moi vers le banc qui est là quelque part. Nous y serons à l'aise pour parler.

À tâtons, je cherchai l'entrée et l'ayant trouvée, nous nous assîmes l'un près de l'autre.

Je me taisais, n'osant parler, étonnée de me voir là.

Jean avait gardé mes mains dans les siennes, il les sentit trembler.

– N'ayez pas peur, Suzanne ; je ne vous veux pas de mal.

Sa douce et grave voix fondit mon cœur ; j'éclatai en sanglots.

– Suzanne, mon enfant chérie, pourquoi pleurez-vous ? Est-ce moi qui cause vos larmes ?

Il avait raison de m'appeler « enfant » ; je l'étais réellement !

Sans me rendre compte de toute l'inconvenance de mon acte, je m'étais jetée sur

sa poitrine et mon front contre son épaule, je continuais à pleurer.

Maintenant, je comprends combien Jean fut grand et généreux en cet instant ; il ne me pressa même pas dans ses bras et me consola tendrement comme un frère eût fait avec sa sœur. Pourtant, je m'en souviens, son corps était agité de frissons de passion... et il effleurait à peine mes mains !

– Pourquoi êtes-vous venu ce soir ? lui demandai-je, quand ma douleur fut un peu calmée.

– Parce que vos domestiques ont colporté certains bruits, que votre absence aux offices est venue confirmer. Je me suis rendu, comme toujours, à l'endroit habituel où nous nous voyons chaque semaine et ne vous y ayant pas rencontrée, j'ai été fou d'angoisse. Qu'y a-t-il eu, Suzanne ? Que s'est-il passé ?

Je lui racontai la scène entre ma mère et moi, ma résistance et les longs jours dans la maison où j'étais traitée en rebelle.

– Ainsi vous avez parlé de moi à votre mère ?

– Oui.

– Et elle a repoussé toute idée de mariage entre vous et moi ?

– Oui, répétais-je avec amertume.

Il se cacha la figure dans ses mains et je l’entendis soupirer à plusieurs reprises.

– Mon Dieu, mon Dieu ! Faut-il donc que je sois si malheureux ?

Je me tus, angoissée, car je comprenais que pour que lui, si fort et si courageux, eût poussé ce cri de détresse, il fallait qu’il comprît tout le critique de notre situation.

Ce fut la seule fois que je le vis si abattu. Toujours, par la suite, il se montra l’être fort qu’il était en réalité et il sut m’imposer une égale force dans le devoir.

– Pauvre petite ! reprit-il. Vous la femme de cet égoïste qui n’a jamais aimé quelqu’un, dit-on !

– Mais je ne veux pas être sa femme ! M’écriai-je, Jean, emportez-moi, cachez-moi ; je vous suivrai aveuglement au bout du monde.

Je sentis ses doigts se crispier sur ma main et j'entendis son souffle se raccourcir... Bientôt, son étreinte se relâcha.

– Non, fit-il lentement, vous êtes trop jeune, je n'ai pas le droit d'abuser de votre amour.

– Alors, vous m'abandonnez ! C'est que vous ne m'aimez pas !

– Suzanne, s'écria-t-il d'un ton de reproche. Je vous défends de parler ainsi. Je vous aime à en mourir s'il me fallait vous perdre, et c'est parce que je vous aime d'un amour pur, que je repousse votre idée de fuite. Demain, j'irai parler à votre mère et je tâcherai de plaider notre cause. Il est impossible qu'elle refuse de m'entendre.

– Elle vous écouterait, mais ne vous accorderait rien.

– Essayons !... Reprenez courage, mon amie ; moi vivant, Pierre Latour ne vous épousera pas.

Je devinai dans l'ombre son geste menaçant et craignant sa juste rancune, je répondis :

– Je ne veux pas que vous provoquiez cet homme ; on le dit très fort et très lâche. S'il vous

arrivait malheur, ce serait pire que tout le reste.

– Je me ménagerai, petite Suzanne, fit-il prenant un ton enjoué pour me railler de mes craintes. Maintenant, mon amie, soyez raisonnable et ne heurtez pas de front votre mère. Au contraire, soyez douce avec elle et évitez tout sujet pouvant l'irriter.

– Je vous le promets. À présent que je vous ai vu, je serai plus forte.

J'avais remis ma tête sur l'épaule de Jean et, quoique nous n'eussions plus rien à nous dire, nous restions ainsi, heureux d'être l'un près de l'autre. Cependant, la nuit qui jusque là avait été noire s'éclairait peu à peu. La lune, sortant d'un amas de sombres nuages commençait à illuminer la terre de ses pâles rayons.

– Il faut nous séparer, Suzanne. Dans quelques minutes vous ne pourriez retourner chez vous sans danger ; un passant attardé n'aurait qu'à vous apercevoir et votre réputation serait compromise.

– Déjà nous quitter ! dis-je en me levant.

Quand vous reverrai-je, mon ami ?

– Si le besoin s'en fait sentir, je reviendrai comme ce soir, mais j'espère que ma visite de demain, à votre mère, changera notre mode de correspondance, lequel n'est pas sans danger pour vous.

Il me reconduisit jusqu'à ma chambre avec les mêmes précautions, et, après s'être assuré que mon absence n'était pas découverte, il m'aida à franchir l'appui de la fenêtre.

– À demain, Jean. Je vais bien prier Dieu pour qu'il nous donne aide.

Il me baisa le bout des doigts, aussi respectueusement que les autres fois, puis il s'éloigna.

VI

Je cousais lorsque Jean entra le lendemain. Dès que je le vis dans le demi-jour de la porte, je me mis à trembler.

Pourtant je me levai, et quoique ma mère nous observât avec une surprise qui, momentanément, lui avait ôté la parole, j'allai vers lui et lui tendis la main.

– Bonjour, Jean, dis-je tout haut en essayant d'affermir ma voix.

– Bonjour, Suzanne. Je viens parler à votre mère ; éloignez-vous, je vous prie, quelques instants.

J'aurais bien voulu rester mais Jean avait sur moi un tel ascendant, que je fis ce qu'il me demandait ; néanmoins, je ne pus résister à l'envie de savoir ce qui allait se passer, et négligeant de refermer complètement la porte

après moi, je restai dans la pièce voisine à écouter.

Ma mère n'avait pas encore ouvert la bouche ; tout en tricotant, elle regardait Jean avec malveillance, en même temps qu'étonnée de le voir si calme. Celui-ci prit une chaise et s'assit non loin d'elle.

– Je vois, madame Dorbat, que ma visite vous cause quelque surprise !

– Que venez-vous faire ici ?

– Vous parler un peu de mon avenir et de mes espérances.

Sans se laisser démonter, Jean lut parla de ses travaux et de ce qu'il comptait en retirer, puis il raconta notre idylle.

À l'entendre si calme et à voir ma mère l'écouter avec un semblant d'attention, j'aurais bien le résultat de leur conversation ; aussi, tombai-je de bien haut de mes illusions, quand j'entendis ma mère lui répondre lorsqu'il eut fini :

– Où voulez-vous en venir ?

– À ceci, dit Jean en se levant ; j'aime mademoiselle Suzanne, votre fille ; j'ai le bonheur d'être aimé d'elle, et je viens vous prier de m'accorder sa main.

– Rien que ça ?

Elle avait fait claquer sa langue contre son palais, pour mieux accentuer l'ironie de son exclamation.

– Écoutez, Jean Ménard, reprit-elle, autant vous dire tout de suite ce qu'il vous faut connaître. J'ai fiancé ma fille avec le meunier Pierre Latour ; elle n'est donc pas pour vous.

– Pierre Latour sait-il que votre fille ne l'aime pas ? répliqua froidement Jean.

– Dame, il l'a bien compris l'autre jour, quand elle s'est sauvée à son approche.

– Et il l'épouse malgré cela ?

– Pourquoi pas, puisqu'elle lui plaît ? Il dit qu'il se fait fort de la gagner à lui ; c'est un rude gars. Il y réussira.

Un sourire de suprême dédain plissa les lèvres de Jean. Ma mère vit ce sourire et en saisit le

mordant.

– Après tout, ça ne vous regarde pas, vous. Je m’arrange avec ma fille comme bon me semble. Vous n’avez besoin que de savoir une chose : c’est que Suzanne est fiancée avec un autre et que, par conséquent, vous pouvez vous retirer.

Jean se leva et se mit à arpenter la cuisine : en le voyant si pâle, avec le front barré, je devinai sa souffrance. J’eus envie de m’élancer vers lui pour faire cesser son inutile visite, mais il venait de s’arrêter devant ma mère et, de même que s’il se déterminait à frapper un grand coup, il lui dit :

– Ainsi vous êtes bien décidée à me refuser la main de Suzanne ?

– Très décidée. À moins que vous ne vous montriez possesseur d’aussi beaux lopins de terre que Pierre Latour, et ce n’est pas encore tout de suite, hein, mon garçon ?

Elle se mit à rire et je fus secouée d’un frisson de dégoût devant cet espèce de marchandage. J’étais même honteuse de voir ma mère en faire parade devant Jean, si délicat sur la question

d'argent.

Celui-ci continuait toujours aussi calme :

– Laissons de côté la fortune, voulez-vous ?

Dans quelques années, ma position peut être aussi brillante que celle de ce monsieur et j'aurai alors l'âge qu'il a en ce moment, puisqu'il est plus vieux que moi de quatre ans. Je me considère donc, au moins son égal avec en plus certains droits que je prétends avoir sur Suzanne.

– Des droits, et lesquels ? fit ma mère étonnée.

– Ne serait-ce que ceux que me donne notre mutuel amour.

Ma mère hocha la tête.

– Ils sont bien faibles, vraiment !

Jean parut hésiter, puis, se décidant :

– Je pourrais en avoir de plus sérieux. Qui vous dit que votre fille ne m'appartienne pas déjà ?

Je fus surprise de l'inquiétude que montra ma mère. Je ne comprenais pas alors le sens caché des paroles de Jean.

– Misérable !... Auriez-vous osé ? s'écria-t-elle.

Il ne sembla pas s'émouvoir de l'apostrophe.

– Si cela était, me repousseriez-vous encore ?

– Oui, comme maintenant !

– Et Pierre Latour accepterait toujours ?

– Tant qu'il n'aura pas de preuve de ce que vous avancez, il pourra ne pas le croire.

– Même si une preuve venait confirmer mes paroles ? continua Jean imperturbable.

Ma mère bondit et je crus qu'elle allait se jeter sur lui. Sans bien saisir ce qu'il disait, je comprenais que Jean jouait son va-tout et qu'il essayait un subterfuge pour arracher le consentement qu'on lui refusait.

Je tombai à genoux derrière la porte pour essayer de prier Dieu, mais ma tension d'esprit était concentrée sur ce qui se passait dans l'autre pièce !

– Ma fille, répétait ma mère, la malheureuse ! Ah ! si vous disiez vrai, je l'étranglerais de mes

– mains plutôt que d’être témoin de sa honte.

– Le mieux serait de consentir à notre mariage.

– Jamais ! Je vous déteste, vous, parce que vous vous êtes mis en travers de mes plans. Sans vous, Suzanne ne m’eut pas résisté.

Jean contempla silencieusement ma mère et dans son regard si droit, passa une grande pitié. Pitié pour l’émotion qu’il lui causait ; pitié pour l’étroitesse d’idées qu’elle montrait.

– Rassurez-vous, Suzanne est toujours l’enfant pure d’autrefois. Je l’aimais trop pour ne point la respecter et je n’ai émis ces suppositions que pour connaître au juste la force du refus que vous opposiez à ma demande.

Ma mère respira plus librement et reprit sa place. Jean se rassit aussi et regarda machinalement les doigts de ma mère qui faisaient courir les aiguilles du tricot.

– Avez-vous bien prononcé votre dernière parole, madame Dorbat ? demanda-t-il d’une voix méconnaissable.

– Je n’ai pas à revenir sur ce que j’ai dit.

– Je vous en prie, accordez-moi un répit de deux ans.

– Qu’y aura-t-il de plus dans deux ans ?

– Je serai à la tête d’une exploitation agricole qui tiendra une des premières places dans l’arrondissement.

– Vous ne serez jamais qu’un cultivateur ; Jean Latour est propriétaire.

– Sans vouloir diminuer les avantages de mon rival, je dois cependant vous rappeler sa mauvaise conduite qui peut le conduire à la ruine.

– Il se rangera une fois marié.

– Allons donc ! cet homme est incorrigible. C’est un pilier de cabaret qui n’a d’autre mérite que de pouvoir payer les consommations qu’il absorbe.

– Que vous importe, à vous, puisque je ne veux pas vous donner ma fille et que vous ne l’aurez pas !

– Alors, tout au moins, ne forcez pas Suzanne à un mariage qui lui répugne.

– C'est mon affaire ; si je fais mal, je n'ai de compte à rendre à personne.

– Personne ici-bas, en effet ; mais Dieu, qui voit vos actes, vous en demandera raison.

– Cela ne regarde que ma conscience, riposta ma mère.

– Puissiez-vous ne jamais regretter votre dureté de ce jour.

– Amen !

Je ne pus y tenir plus longtemps et glissant sans bruit sur les dalles de pierre de la cuisine, je vins tomber à genoux devant ma mère et j'entourai sa taille de mes deux bras.

Jean me regardait tristement, je sentis sa torture à ma propre souffrance.

– Maman, ne faites pas notre malheur, bégayai-je en sanglotant. De ce que vous répondez dépend notre bonheur à Jean et à moi. Serez-vous satisfaite si je suis la femme d'un homme que je déteste et si vous me voyez pleurer et souffrir par la suite ? Nous n'avons pas d'autre arme contre vous que nos prières, n'abusez pas

de votre pouvoir.

Je pouvais continuer ainsi pendant longtemps ; rien ne devait ébranler ma mère qui répétait avec obstination :

– Je veux voir ma fille riche. Pierre Latour la rendra heureuse tandis que vous Jean Ménard vous ne pourrez jamais que lui donner à peine le nécessaire. L'amour, c'est très joli, mais faut-il en plus autre chose que du pain sec pour aller avec !... J'ai trop souffert de la médiocrité pour y exposer ma fille. Ce serait bien la peine d'avoir fait tant de sacrifices pour la donner aujourd'hui au premier venu.

Jean se leva comme un homme ivre.

– Je n'ai plus rien à faire ici, dit-il en tremblant de son impuissance. Je vous souhaite à nouveau, madame Dorbat, de ne jamais regretter la minute présente. Je souhaite surtout que Suzanne soit heureuse et que Pierre Latour la traite comme je l'aurais fait moi-même.

Il me regarda avec un infini découragement et je vis des larmes briller dans ses yeux.

– Je ne puis rien faire pour vous, Suzanne ! Oubliez-moi, je regrette de m’être trompé et de vous avoir entraînée dans mon erreur. Ah ! oui, je le regrette ! Vous allez pleurer et j’aurai tant voulu vous voir heureuse !

Je pleurais éperdument sur sa poitrine, les bras passés autour de son cou, malgré les efforts de ma mère qui, rouge de colère, essayait de me faire lâcher prise.

Ce fut Jean qui dénoua lui-même mon étreinte.

– Séparons-nous, Suzanne, puisque je suis impuissant à faire cesser vos larmes. Un moment, j’ai eu l’idée de fuir avec vous, mais vous êtes mineure, et quand même vous ne le seriez plus, la malédiction de votre mère nous aurait suivis partout et nous n’aurions pas été heureux.

Les paroles de Jean effrayèrent ma mère, elle l’arrêta par le bras.

– Dites donc, vous qui parlez de fuite, jurez-moi sur la mémoire de votre mère, qui était une sainte femme, que vous n’essaierez pas de revoir ma fille, même quand elle sera la femme de

Pierre.

Jean eut un regard de froid mépris pour ma mère.

– Il n'est pas besoin de serment, pas plus que d'invoquer le nom de ma mère, – qui n'eût jamais agi comme vous, madame Dorbat – ma parole suffit. Me croyez-vous assez lâche pour troubler votre fille quand elle sera la femme d'un autre ?... Je l'ai recherchée quand je la savais libre, parce que j'espérais pouvoir l'épouser. À présent, je veux être un étranger pour elle et je regrette que le bail de ma ferme me retienne au pays, sans cela je serais parti pour ne plus revenir.

Au milieu de mon désespoir, ce me fut un soulagement de penser que je reverrais Jean encore quelquefois. D'ailleurs, l'espoir fait tellement partie de notre nature, que malgré tout, j'espérais encore.

Quand Jean fut parti, j'allai me jeter éperdue sur mon lit, et pendant longtemps je pleurai le visage caché dans les oreillers. J'avais la mort dans le cœur, devant l'écroulement de toutes mes

espérances : Jean était venu, il avait prié, imploré
et ma mère l'avait repoussé !

VII

Les jours qui suivirent furent longs et monotones : je me sentais tour à tour des velléités de résistance ou d'immenses découragements, devant l'impossibilité de vaincre le refus de ma mère. Et bientôt, ce mot que mes lèvres répétaient machinalement, cet « à quoi bon » qui annihile les volontés, s'empara de moi et paralysa mon énergie. Je me laissai vivre, vaincue, impuissante de lutter désormais, n'attendant plus rien que du hasard et des événements.

Ce combat moral influença ma santé. Je perdis mes couleurs et mon appétit, et mes yeux se cernèrent à force de pleurer.

Ma mère, tout d'abord, s'était montrée sévère et irritée envers moi. Elle me défendait de sortir et évitait de me parler, me laissant bien seule avec mes pensées. Je sentais sa sourde rancune aux regards furieux qu'elle me lançait, mais je

n'en prenais cure... J'avais le cœur gonflé de tant d'autres douleurs !

Cependant, s'apercevant que le chagrin me minait, ma mère changea de tactique, elle eut des attentions pour moi, elle soigna davantage le menu des repas et me donna les meilleurs morceaux. Je l'entendais soupirer en constatant que je touchais à peine aux mets qu'elle plaçait devant moi.

J'avais désiré, autrefois, posséder une guitare.

J'avais appris à pincer de cet instrument étant en pension. Un jour, elle alla exprès à Rouen pour m'en acheter une.

– Tiens, me dit-elle au retour. J'ai apporté cela pour toi.

– Merci, fis-je avec indifférence ; mais à quoi bon cette dépense, elle est inutile, car jamais plus je ne chanterai.

Elle resta devant moi, attristée de son peu de succès.

– Tu en avais tant eu envie.

– Je n'y pense plus maintenant.

– J’espérais te contenter.

– Vous en connaissez le moyen. Faites revenir Jean, et je chanterai comme avant.

Le front de ma mère se rembrunit, elle secoua la tête et ne me reparla plus de l’inutile guitare que jamais je ne fis vibrer.

Un matin, le facteur me remit une lettre à mon nom. Avant que je l’eusse ouverte, ma mère s’en était saisie.

– Qui t’écrit, me demanda-t-elle ?

– Je ne sais, répliquai-je, puisque vous m’avez pris la lettre.

Elle retourna l’enveloppe dans ses doigts, hésita, puis me la rendit.

– Tiens, prends-en connaissance, tu me la montreras après.

Je vis qu’elle agissait ainsi pour m’amadouer.

Je décachetai la lettre. Dès les premières lignes, je pâlis, et pendant que j’en achevais la lecture, de grosses larmes roulaient sur mes joues.

La missive était de Jean ; voilà ce qu'il me disait :

« Suzanne,

« Tout doit être fini entre nous désormais : votre mère m'a repoussé et j'ai également échoué auprès de Pierre Latour. Puisque je suis vaincu, je me rends. Rien du reste, ne sert de s'entêter dans l'impossible.

« Adieu donc ! Oubliez-moi comme je le fais pour vous.

« Celui qui se dit encore une fois votre respectueux ami, et qui désire à présent vous être étranger pour toujours.

« Jean MÉNARD. »

Quand j'eus achevé de lire ces lignes qui me terrifiaient par leur froideur inattendue, je tournai vers ma mère un regard bouleversé. Elle m'examinait du coin de l'œil.

– Qu'y a-t-il ?

– Cette lettre est de Jean.

– Ah !

– Vous pouvez la lire.

Lentement, elle la parcourut et me la rendit. Dans ses yeux, un éclair de triomphe avait passé.

– Jean est plus raisonnable que toi.

– Ah ! taisez-vous, maman. C'est affreux ce que je suis malheureuse !

Elle vint vers moi et voulut m'embrasser, mais je la repoussai, avec le même geste que si elle eût été une ennemie.

– Laissez-moi, pouvez-vous m'aimez et me consoler, vous qui me broyez le cœur !...

– Pour ton bien, Suzanne. Tu m'en remercieras plus tard.

J'eus un rire nerveux, un rire de folle, qui finit dans un spasme de désespoir. Je m'enfuis dans ma chambre pour ne plus entendre ma mère et par crainte qu'elle ne m'y suivit, je poussai le verrou de ma porte.

Que fis-je ? Que pensai-je pendant trois ou

quatre heures ? Je ne m'en souviens plus. J'étais comme un pauvre chien qu'on a battu et qui se replie sur lui-même par crainte de nouveaux coups, ou comme l'agonisant qui attend en pleine connaissance la minute fatale qui doit trancher le fil de sa vie. Mon épouvante était telle, devant l'adieu de Jean que je me demande aujourd'hui comment ma raison ne sombra pas ce jour-là.

Je vécus jusqu'au lendemain dans un véritable hébètement. Je ne retrouvai un peu de calme que quand je me fus décidée à écrire à Jean ces quelques mots.

« Jean,

« Je veux avoir avec vous une dernière entrevue, notre amour ne peut finir ainsi. Je vous attendrai ce soir, vers dix heures, sous la charmille ; si vous ne venez pas, j'irai jusque chez vous et chacun pourra suivre mes pas dans la neige.

(On était au mois de janvier et la neige couvrait la terre)

« Ne vous jouez pas de moi, Jean, car il y a des femmes qui se tuent et je suis prête à en grossir le nombre... »

Je ne signai pas ma lettre – point n'était besoin de nom. Jean saurait bien qui l'avait écrite – et je la confiai à Zélie qui, je le savais, m'était dévouée et ne me trahirai pas.

Ah ! j'étais loin du temps où il me répugnait de mêler une servante à mes affaires, et pourtant ce temps-là, c'était la veille !

VIII

Le soir, j'étais sous la tonnelle, longtemps avant dix heures.

On se couche tôt dans les campagnes, surtout l'hiver, et depuis deux heures tout dormait dans la maison.

Grâce à l'épais feuillage de lierre et de chèvrefeuille, l'intérieur du berceau était bien sec ; la neige, en revanche, s'était amoncelée tout autour, aussi la température était-elle beaucoup plus douce qu'au dehors. Du reste, j'étais si agitée que je ne sentais pas le froid vif de la nuit.

Dix heures venaient de sonner à Calleville, quand je distinguai un bruit de pas assourdis par la neige et deux minutes après, Jean était auprès de moi.

— Quelle imprudence, me dit-il. Chacun, demain matin, distinguera nos traces !

J'eus le cœur serré, Jean n'avait plus la même voix qu'autrefois, il me parlait froidement, quoique bien bas... Froidement, comme ses mains que je pressais sans qu'il me rendit mon étreinte.

– Vous êtes venu, pourtant, murmurai-je tristement en réponse à ses paroles.

– Parce que j'ai compris que vous étiez capable du coup de tête dont vous me menaciez.

– Taxez mes actions du nom qu'il vous plaira. Je voulais vous voir, car il est impossible que tout soit fini ainsi entre nous.

– Hélas !

– C'est tout ce que vous trouvez à me dire ? Ah, vous m'avez déjà oubliée ?

– Je vous ai bien aimée, Suzanne. Est-ce de ma faute si les événements nous séparent aujourd'hui ?

– Est-ce de la mienne ? répliquai-je méchamment tant son attitude m'irritait.

– Non, fit-il lentement ; vous êtes comme moi une victime de la fatalité.

– Alors ?

– Alors, parce que nos projets sont renversés, devons-nous gâcher notre vie ? Vous connaissez ce dicton ? Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a. Rien n'est plus raisonnable, et voilà le moment de le mettre en pratique.

– Vous avez déjà commencé ?

– Oui.

– Dans ce cas, vous trouvez tout naturel que j'épouse Pierre Latour ?

– Parfaitement, dit-il faiblement. Vous ne pouvez pleurer toujours pour un mariage manqué.

Je repoussai sa main que j'avais gardée entre les miennes et me rejetant à l'autre bout de la tonnelle, je me mis à pleurer.

– Oh. Jean ! Jean ! est-ce bien vous qui parlez ainsi ? Vous ne m'avez jamais aimée.

Il ne protesta pas.

– Je n'ai jamais eu tant de peine, repris-je. Au milieu de tous mes chagrins, je me disais que

j'avais votre amour et cela m'aidait à supporter la vie, quand je voulais mourir.

L'ombre était trop épaisse pour que je puisse distinguer mon compagnon, mais il me sembla entendre un soupir. Ayant l'intuition que sa froideur n'était qu'affectée, je revins vers lui et portai mes mains à son visage. Je vis qu'il pleurait. Oui, Jean pleurait, et cette découverte fit bondir mon cœur de joie, en même temps qu'elle m'étreignit le sein d'angoisse. J'appuyai sa tête sur mon épaule.

– Vous pleurez, mon ami ?... Cruel, qui me faites souffrir et qui, pourtant, m'aimez, car pourquoi pleurez-vous, si vous ne m'aimez pas ?

Il eut un frémissement, et m'enserrant dans ses deux bras, il me pressa nerveusement contre lui.

– Pierre vous possédera, mais, il n'aura pas tout de vous, s'écria-t-il. J'aurai eu votre amour et votre premier baiser.

Avant que j'eusse compris son intention, il avait appuyé ses lèvres contre les miennes, et il me donna le seul baiser que je reçus jamais de

lui.

– Je suis fou, dit-il brusquement en me repoussant, oui, fou ! Pourquoi suis-je ici, si ce n'est pas pour vous...

Il s'arrêta cherchant ses mots.

– Achevez, Jean, fis-je, reprenant confiance.

– Pour vous supplier de m'oublier, Suzanne, parce que je ne mérite pas votre amour. Je... je ne vous aime plus !

Je bondis à ses paroles.

– Oh oui ! vous êtes fou ! Par pitié, ne continuez pas cet affreux mensonge. Que voulez-vous qu'il produise entre nous ?

– Ce n'est pas un mensonge, dit-il d'un ton amer, c'est une vérité qui doit vous détacher de moi. Pardonnez-moi de vous causer cette peine ; pourtant il le faut. Je ne veux pas vous voir souffrir et me regretter ainsi. Obéissez à votre mère, cela vous sera plus aisé que vous ne le croyez.

– Mais la mort seule peut briser mon amour.

– J’en disais autant...

– Et maintenant ?

– Maintenant, tout est fini !

– Taisez-vous, Jean, vous ne savez pas mentir.

Vous êtes inconséquent avec vous-même. Vous ne dites pas vrai, ou alors vous ne dites pas tout.

Tout à l’heure, vous pleuriez et m’embrassiez fougueusement, et en ce moment, vous plaidez l’indifférence. Je ne vous crois pas ! Je ne veux pas vous croire.

– Cependant...

Je revins vers lui, et mettant ma main sur son épaule, je lui dis d’un ton ferme :

– Répétez-moi que vous ne m’aimez plus !

Il hésita.

– Non, Suzanne. Je ne vous aime plus et je veux que vous m’oubliiez.

– Que je vous oublie ?... C’est surtout cela que vous semblez chercher. Mais comprenez-vous bien ce que vous faites ? Vous me jetez dans les bras de l’autre, et vous me retirez jusqu’au droit

de penser à vous ?

Il ne répondit pas ; je continuai :

– Pourriez-vous vous marier avec une autre femme, vous ?

– Oui.

– Sans hésitation ?

– Sans hésitation et même sans regret.

– Ah ! que vous me faites du mal.

Mon cri l'avait remué, et dans l'obscurité il cherchait à me saisir mais je me dérobai et m'enfuis affolée à travers la cour, me heurtant aux arbres dans ma hâte de lui échapper.

Soudain, mon pied s'enfonça dans une couche de neige plus épaisse qu'ailleurs. Je tombai la face contre terre, et le poids de mon corps me creusa un tombeau dans l'élément cristallisé.

Jean m'avait suivie, effrayé peut-être de mon désespoir ; je sentis son bras entourer ma taille pour me retirer de ma fâcheuse position.

– Êtes-vous blessée, Suzanne ?

– Qu'est-ce que cela peut vous faire,

maintenant ? Allez-vous-en, laissez-moi ici. Ah !
que je voudrais mourir !

– Taisez-vous ; ne parlez pas ainsi ! Vous me faites horriblement souffrir !

J'eus un rire lugubre.

– Vous m'épargnez, vous !

Il s'agenouilla, dans la neige.

– Suzanne, vous avez dit vrai, tantôt. Notre aventure ne peut se terminer ainsi !... Quittons-nous bons amis. Je veux que vous puissiez penser à moi, sans me maudire, de vous avoir fait tant de mal.

Le vent avait séché mes larmes, elles coulèrent à nouveau pendant que je lui répondais :

– Jamais je ne vous maudirai, Jean. Parce que votre souvenir restera le premier entre tous. Vous en aimerez une autre, mais moi, je le sens bien, je n'en pourrai faire autant.

– Cependant vous m'en voudrez de mon inconstance à notre amour ? C'est la dernière fois que nous nous parlons, dites-moi que vous me pardonnez.

– Allez-vous-en, et si mon pardon est nécessaire à votre tranquillité, soyez assuré de l’avoir tout entier.

– Merci.

Il baisa le bas de ma robe et je m’éloignai éperdue, sentant ma pauvre tête éclater.

Avant que de refermer ma fenêtre, je scrutai la nuit ; il me sembla voir une ombre se dresser près de la barrière, en même temps que le vent m’apporta un long sanglot.

J’écoutai encore, mais je n’entendis plus rien et je crus m’être trompée. Alors, j’eus une telle sensation d’isolement et ma poitrine en fut si oppressée, que, tournoyant sur moi-même, je m’affaissais sur le parquet à demi évanouie.

Ce fut le vent de la nuit qui me ranima – un grand vent de janvier – ma fenêtre étant restée ouverte. Je fus heureuse de constater que personne ne s’était aperçu de mon tragique retour.

Tout dormait toujours et nul bruit ne troublait le silence de la nuit. Alors, fatiguée, épuisée, par

tant de violentes émotions, je m'endormis d'un
lourd sommeil.

IX

Une triste mélancolie se détachait de toutes choses le lendemain matin. Le ciel était sombre, couvert de gros nuages gris et une bise glaciale faisait frissonner les gens jusque dans leurs demeures.

Le front appuyé contre la vitre, je suivais des yeux ma mère qui, après avoir fait déblayer un grand espace de terrain, jetait à pleine volée l'avoine à une centaine de poules.

À travers la cour, elle revenait maintenant, les jupes retroussées ; ses pieds, chaussés de gros sabots, disparaissaient, jusqu'à la cheville, dans la couche de neige. Soudain, elle s'arrêta et, baissée vers la terre, se mit à examiner quelque chose avec attention.

Une bouffée de chaleur me monta au visage : elle avait découvert mes traces de la nuit !

En effet, elle suivait comme une ligne tracée dans la neige, et elle arriva ainsi jusqu'à la tonnelle ; là, elle étendit le bras dans la direction de la barrière, par où Jean était venu... Bientôt, elle repartit, et cette fois-ci se dirigea vers le haut de la cour, suivant le chemin que dans ma fuite insensée j'avais pris. Elle examina longtemps l'endroit où j'étais tombée.

Il était évident qu'elle cherchait à reconstituer ma promenade et qu'elle ne comprenait pas du tout ce qui s'était passé là... De nouveau, elle revint vers la maison et constata avec un froncement de sourcils, que les traces s'arrêtaient à la fenêtre de ma chambre. À cet endroit, la neige était davantage piétinée, et sur le rebord de la croisée, il n'en restait presque plus, – je l'avais balayée avec mes jupes, en sautant.

J'eus un léger battement de cœur, quand ma mère rentra. Elle me regarda avec méfiance et tout à coup me tendit un objet.

– Connais-tu cela ?

Je pâlis. C'était un bouton de manchette !

– Où l’avez-vous trouvé ?

– Dans la neige, là-bas.

Elle désignait l’endroit où j’étais tombée.

– C’est à Jean Ménard, n’est-ce pas ?

– Je... je ne sais pas.

– menteuse !

Elle saisit sur la table une cruche de grès qui se trouvait à sa portée et me la lança à la tête. Heureusement, je n’en fus pas atteinte.

– Où as-tu été cette nuit ?

Je dédaignai de répondre.

– Elle est d’or, la parole de Jean Ménard ! s’écria-t-elle véhémement. Il avait promis de ne pas te revoir !

– Il n’y a pas manqué.

– Vraiment !

– Non, puisque c’est moi qui, dans une lettre, l’ai menacé d’aller chez lui s’il ne venait pas.

– C’est le fait d’une fille sérieuse ! Qu’avais-tu besoin de le voir ?

– Avant de rompre pour toujours avec lui, je voulais lui parler.

– Et maintenant... c'est fini ?

– Oui, c'est fini ! Vous pouvez être heureuse à présent. Jean ne m'aime plus !

J'aurais voulu paraître indifférente pour ne pas donner à ma mère le spectacle de ma souffrance, mais ma voix s'étrangla et mes yeux se remplirent de larmes.

Après un court silence, ma mère, qui avait une question embarrassante à me poser, reprit en hésitant :

– Tu es sortie pour lui parler ?

– Oui, par la fenêtre.

– Et c'est dans la charmille que tu l'as rencontré ?

– Oui.

– Alors, là-bas, qu'est-ce que tu as été faire dans la cour ?

– Trompée par l'obscurité, mon pied a heurté quelque chose et je suis tombée.

– Il était avec toi ?

– Non, mais il est venu m'aider à me relever.

Ma mère me regarda fixement :

– Tu ne mens pas ?

Je haussai imperceptiblement les épaules.

– À quoi bon ! Si je voulais cacher la vérité, il me suffirait de ne pas répondre à vos questions.

Elle parut soulagée ; seulement, comme sa méfiance était éveillée, elle fit poser un cadenas aux volets de ma fenêtre, et pour plus de précautions, à partir de ce jour, elle laissa ouverte la porte qui communiquait entre sa chambre et la mienne.

X

Je m'étais souvent demandé ce que Jean avait voulu me dire, dans sa lettre, par cette phrase : « J'ai également échoué avec Pierre Latour. » Je regrettais de ne pas l'avoir questionné à ce sujet, car un point restait obscur pour moi : Comment, lui, qui m'aimait tant, avait-il si vite changé ?

Une après-midi que ma mère était absente et que je triais des graines avec Zélie, j'interrogeai cette fille.

– Est-ce qu'on a parlé de moi et de Jean Ménard dans le pays ?

La servante s'arrêta, mit ses poings sur les hanches et hochant la tête, me répondit :

– Bien sur qu'on en a parlé. On dit que c'est bien malheureux et que votre mère n'a pas de cœur.

– Comment se fait-il qu'on connaisse toutes

ces choses ?

– Dame ! Jean Ménard s’est battu avec Pierre Latour, ça a fait du bruit !

– Jean s’est battu, m’écriai-je en pâlisant.

– Raconte-moi comment c’est arrivé.

– Il paraît que Jean Ménard avait été trouver Pierre Latour chez lui, à Saint-Denis, mais, comme un lâche, le grand meunier ne lui avait pas répondu. Il s’était contenté de lancer ses chiens à la poursuite de Jean et celui-ci a attendu. Alors, l’autre dimanche, devant plus de vingt personnes, il a souffleté Pierre et l’a provoqué ; il voulait se battre en duel, disait-il, mais le meunier ne connaît que les coups et comme sa force physique lui donne une supériorité sur ses adversaires, il a riposté au soufflet de Jean par une volée de coups de poings ; et une mêlée s’en est suivie entre les partisans de l’un et de l’autre.

– C’est affreux, bégayai-je le visage caché entre mes mains. Jean, si délicat, aux prises avec ce gros butor de Pierre qui a dû l’assommer.

– Pas tant que ça ! Jean Ménard est souple et

la haine triplait sa force ; on ne sait pas ce qui serait arrivé si le curé de Saint-Denis, attiré par les cris, n'était venu les séparer. Il était temps, Pierre Latour avait les yeux joliment pochés.

– Et Jean ?

– Il avait une longue balafre le long du cou et le sang coulait sur ses habits. On a dit que Pierre Latour avait cherché plusieurs fois à l'étrangler, et que, sans un camarade qui était là et qui tapait avec un bâton sur les mains pour faire lâcher prise, il y aurait réussi. C'est égal, sans M. le curé, ils se seraient tués. Seulement, après avoir calmé Jean, il l'a emmené déjeuner au presbytère et pour moi, c'est lui qui a engagé celui-ci à vous laisser tranquille, car le lendemain, vous receviez une lettre.

– Ce prêtre aurait bien pu ne pas se mêler de ça, répliquai-je un peu irritée à l'idée de cette intervention. Qu'il sépare les combattants, c'est parfait ! mais son rôle n'allait pas plus loin.

La servante se mit à rire.

– Pierre Latour est un de ses plus riches

paroissiens, il ne pouvait que le soutenir.

– Notre curé n’aurait pas agi de même ; il connaît mieux les choses.

– Je doute que le curé de Calleville eût fait autrement. Ils ont tous raison. Votre mère ne veut pas, nul ne peut la forcer.

Le bon sens de cette fille m’agaça, je lui tournai le dos et je me remis silencieusement à ma besogne.

– Vous êtes fâchée, Suzanne ?

– Non, mais pourquoi donne-t-on raison à ma mère ?

– Vous interprétez mal mes paroles. Je sais bien que la maîtresse agit méchamment avec vous, mais elle a pour elle l’autorité et les lois.

– Les deux plus stupides choses qu’il y ait au monde ! Ça ne vaut pas la liberté et la libre élection qui en découle.

– La libre élection ? fit Zélie abasourdie, qui ne comprenait pas.

– Oui, le droit qu’a chacun de se marier à son

choix et selon son cœur, et non pas de force, comme moi !

– Mais vous l’avez, le droit ! Vous n’avez qu’à dire « non » à la mairie.

– Et comme « fille rebelle », maman me fera enfermer jusqu’à vingt et un ans. Il est joli ton droit !

Zélie ouvrit de grands yeux.

– Êtes-vous sûre qu’elle peut faire ça ?

– Maman le prétend du moins.

– Alors, vous allez épouser Pierre Latour ?

– Le couteau à la gorge, comment refuser... D’ailleurs, peu importe : Pierre ou un autre !... puisque ce n’est pas celui que j’aime.

– Cependant, si vous preniez un mari moins brutal et moins ivrogne que Pierre, vous seriez aussi moins malheureuse.

– Il me faudrait le refuser et je suis lasse de la lutte !... Jean est plus fort que moi et il y a renoncé !

– Ce n’est pas tout à fait la même chose. Il

renonce à son mariage avec vous, mais n'épouse pas pour cela quelqu'un qui lui déplaît.

– Si tu savais ce que ça m'est égal, à moi ! Plus mon mari sera méchant, plus ma haine sera excusable et plus j'aurai le droit de penser à un autre.

– Vous raisonnez bien mal, Suzanne !

– C'est de famille, fis-je railleuse. Ma mère raisonne encore plus mal !

– Je suis peinée pour vous... Ce mariage est vraiment fâcheux.

– Hélas ! à qui le dis-tu !

Nous nous tûmes, car maman arrivait et nous avions bien des chances que notre conversation ne lui convînt pas.

XI

Quinze jours environ après cette conversation, j'étais la fiancée de Pierre Latour.

La nouvelle s'était répandue dans le pays avec la rapidité d'une traînée de poudre prenant feu. La plupart des jeunes filles envièrent mon sort, et plus d'une mère souhaita un aussi riche parti pour sa fille. Moi seule sentais tout le néant de cette félicité que chacun vantait.

Mon fiancé était un de ces paysans rudes pour eux-mêmes comme pour les autres.

Grand, de forte envergure, la face rougie par l'abus des boissons, – quoiqu'il eût à peine trente ans, il passait déjà pour « grand buveur », il avait le rire gras et la plaisanterie lourde.

Je me suis souvent demandé quel attrait il avait pu exercer sur ma mère, en dehors de son argent. Elle obéissait à ses moindres désirs et

rayonnait de bonheur quand il était là. Jamais je ne l'avais vue si heureuse que depuis mes fiançailles, elle en était rajeunie et sa joie était si grande qu'elle en oubliait de gronder ses servantes.

Elle ne me parlait jamais de Jean Ménard et je crois qu'elle n'y pensait plus. Cependant, la première fois où nous étions retournés aux offices, elle paraissait inquiète ; mais après un rapide examen sur les assistants, elle se rasséra. Celui dont elle craignait la présence n'était pas venu... Non, Jean n'était pas là ! Il savait bien que je pensais encore à lui et, pour ne pas m'ôter mon courage, il préférait me fuir.

À ce moment, j'étais persuadée qu'il avait dit vrai et qu'il ne m'aimait plus ; pourtant, je me souvenais de son émoi, quand il s'était mis à genoux... Pourquoi tenait-il tant à mon pardon ?... Il voulait que je conservasse de lui un bon souvenir. Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire à présent que je lui étais indifférente ?... Et ce sanglot que le vent m'avait apporté, était-ce bien une illusion ?

Ah ! le malheureux, qu'il dut souffrir, si vraiment il m'aimait encore, le jour où l'on publia mes bans avec un autre.

Je souhaitais ardemment le rencontrer, non pour lui parler, cela n'était plus possible, au point où en étaient les choses entre nous, mais pour le voir, pour m'assurer si vraiment il n'aurait pas un tressaillement à ma vue et si tout le sentiment était bien mort, comme il le prétendait. Je n'avais pas la chance de l'apercevoir. Dans mes sorties, je le cherchais en vain, il restait invisible.

Pourtant, une fois, le hasard fut plus clément.

Quinze jours me séparaient encore de la date de mon mariage. J'accompagnai ma mère, un vendredi, au marché d'Auffray. Pierre était avec nous et il marchait en se dandinant à côté de moi.

Nous venions de nous arrêter à l'étalage d'un bazar, quand soudain, à deux pas, j'aperçus Jean. Lorsque ses yeux rencontrèrent les miens, il devint extrêmement pâle. Notre émotion fut si grande à lui comme à moi, que nous restâmes à nous regarder, inconscients de ce qui nous entourait.

– Quand tu auras fini de regarder ma fiancée de cette façon ? s'écria Pierre en s'avançant vers Jean avec un regard de fauve.

Celui-ci le toisa dédaigneusement, et le sourire aux lèvres, reprit lentement sa promenade.

Moi, j'étais restée atterrée, la main posée sur ma poitrine pour comprimer les battements tumultueux de mon cœur.

– Eh bien, vous en avez une figure ! s'écria Pierre d'un air narquois. C'est Jean Ménard qui vous trouble à ce point ?

Je me raidis pour lui répondre.

– Non, fis-je glaciale, c'est vous... J'ai rarement vu sur la figure d'un homme une telle expression de méchanceté que vous aviez tout à l'heure.

Il prit mes paroles pour un compliment et se mit à rire, de son gros rire de brute qui lui était habituel.

– C'est qu'il ne faut pas qu'on m'embête, voyez-vous !

Je ne répondis pas, il m'écoeurait. Cependant,

ayant regardé ma mère, je la vis sérieuse... Avait-elle eu, elle aussi, la même impression que moi devant l'attitude de Pierre ? Commença-t-elle à s'apercevoir que son favori n'était pas un mouton pour la douceur ?

C'est probable, mais elle ne m'en parla pas. Ce jour-là devait me faire connaître Pierre d'une autre manière.

Nous étions venus à Auffay, avec lui, dans sa voiture et nous étions reparties de même.

Il fit un détour pour nous déposer chez nous et ma mère l'invita à « casser la croûte ».

Profitant d'un moment où j'étais seule avec lui, il vint vers moi et me prit par la taille.

– Allons, la belle ! Dans quinze jours tu seras ma femme et tu n'as pas encore voulu m'embrasser. Tout ça, ce sont des grimaces ; je veux prendre ma revanche.

Avec souplesse, je me dégageai, et me posant à quelques pas de lui, je répliquai sèchement :

– Je ne suis pas encore votre femme, et pour me tutoyer et m'embrasser, vous attendrez que je

le sois.

– Du tout, je n’attendrai pas !

– Eh bien, essayez !

Je me redressai et le défiai du regard. Ce devait être assez curieux de me voir, moi faible enfant, prêtes à me mesurer avec ce colosse.

Il s’avança vers moi, riant silencieusement, et au moment où il voulut m’êtreindre, je lui appliquai sur la joue un magistral soufflet.

Il me laissa et se recula. Dans ses yeux passa la même flamme de colère que tantôt il avait eue pour Jean.

– Voilà une gifle, me dit-il, qui sera rendue au centuple ; on n’a jamais frappé Pierre Latour sans s’en repentir !

– Vous n’aviez qu’à être convenable.

Comme ma mère entra, il ne répondit pas ; mais au moment de partir il lui demanda :

– Votre fille est bien ma fiancée et le mariage tient toujours ?

– Sans doute, fit ma mère étonnée.

– Dites-lui alors qu'elle me laisse l'embrasser. On n'a jamais vu ça, elle me le refuse.

Ma mère, naturellement, lui donna raison, mais je ne me tins pas battue, et je me sauvai par la coquetterie. Je pris un air espiègle, quoique je n'eusse pas envie de rire à ce moment, et je tirai la langue à Pierre.

– Du tout, Pierre, vous attendrez pour le faire que M. le Curé l'ait permis, c'est-à-dire encore quinze jours !

Je fis une pirouette et m'éclipsai dans ma chambre, le laissant rayonnant, plus content, je crois, que si je l'avais embrassé. À peine y étais-je, que je me jetai à genoux en pleurant.

– Oh ! Jean ! Jean ! Est-ce bien moi qui suis réduite à ce rôle de coquette envers un homme que je n'aime pas ?

XII

Les cloches sonnaient à toute volée à l'église de Calleville, jetant au loin, par leur joyeux carillon, l'annonce de mon mariage.

Pierre avait fait royalement les choses et ma mère l'y avait aidé. La coquette église était pleine de fleurs, – on était au mois de mai. Un large tapis, partant du portail, montait jusqu'au maître-autel ; un organiste, payé au poids de l'or, était devant le pupitre d'un petit orgue, loué pour la circonstance ; enfin, le bedeau élevé au rôle de suisse, étrennait un costume chamarré d'or, acheté au compte de Pierre.

Les gens étaient venus nombreux pour voir le mariage de « M. Pierre Latour », le riche meunier, avec « M^{lle} Suzanne Dorbat », et quand nos voitures s'arrêtèrent, – ma mère avait voulu des voitures, – un murmure courut dans la foule.

Je distinguai quelques phrases comme celles-

ci :

– C'est une belle noce ! On en voit rarement comme ça.

– Oui, il est riche, le marié...

– Elle est frêle et mignonne, la fiancée ; pas bien gaie, pourtant ! Dame, l'émotion !

– Voyez le meunier, est-il rouge !... Bien sûr qu'il va éclater !

– Il s'est rempli l'estomac avant de venir, il a eu peur de tomber de faiblesse pendant la cérémonie.

Un éclat de rire général accueillit la plaisanterie, et, moi-même, j'eus un léger sourire.

Pierre avait entendu, et je le vis promener sur l'assistance son regard de fauve en quête de proie. Un religieux silence s'établit aussitôt, nul ne se souciait de se quereller avec un aussi dangereux adversaire, et mon visage redevint sombre devant la constatation de cette puissance qui m'écrasait également.

L'orgue jouait une envolée religieuse, d'un assez bel effet et, quoique cette musique fût

destinée à égayer la cérémonie, elle me fit l'effet d'une marche funèbre. Chaque note me tombait sur le cœur et le broyait. Je me raidis d'abord contre cette faiblesse, mais bientôt je ne pus y tenir, ce rythme me martelait la poitrine et je me tournai vers Pierre agenouillé à mes côtés.

Il vit mon égarement.

– Qu'avez-vous ?

– Faites cesser cette musique, elle me fait mal.

Il me regarda obliquement.

– Sottise !... C'est le plus beau de tout !

Il reprit sa position première et ne fit pas davantage attention à ma prière.

Alors, son dédain, dans cet instant, fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase trop plein. J'éclatai en sanglots. Oui, devant cette foule de parents, d'amis ou de curieux je me mis à pleurer, et ce ne furent pas quelques larmes silencieuses, non, ce furent de vrais sanglots dont mes épaules étaient toutes secouées.

Pierre, ennuyé, ne savait quoi faire.

– Taisez-vous, voyons, une scène devant tout ce monde, c'est absurde !

Ma mère s'était dérangée et était venue me trouver.

– Tais-toi, ma fille ; quel scandale ! Tu sais bien que maintenant tu es mariée à la mairie et que tu ne peux reculer.

Ses yeux brillaient presque aussi méchamment que ceux de Pierre.

– Laissez-moi, cela se passera tout seul.

Ma mère retourna à sa place, disant à chacun :

– L'émotion ! La chère enfant souffre de me quitter !

Le mot circula de bouche en bouche et chacun y crut. Deux personnes, pourtant n'y ajoutèrent pas foi ; le prêtre qui s'était tourné vers moi et qui me regardait avec commisération, comprenant une partie de ma souffrance, et Jean, Jean qui était là et que je n'avais pas vu. Jean qui, dans ce jour, n'avait pu m'abandonner, et qui, caché derrière un pilier de l'église, avait assisté impuissant à mon désespoir.

Quant, quelques minutes après, je le vis, je remarquai que lui aussi avait pleuré... pleuré, comme moi-même l'avait fait, car ses yeux en étaient encore rougis.

Cinquante ans ont passé depuis jour-là et je pleure encore en racontant ces choses !

Pendant, le prêtre, après une minute d'examen, vint vers moi et, à voix basse me demanda :

– Voulez-vous, mon enfant, que je reporte à plus tard, cette cérémonie ?

– Non, merci ; continuez... continuez, monsieur le curé et que ce soit fini !

– Pourtant, je ne sais si mon devoir..., on pourrait plus tard...

– Non, tout de suite... soyez sans crainte, je ne fais que ce que je dois. Néanmoins, faites vite, je vous en prie, c'est trop long ! Si vous pouviez arrêter cette musique qui me broie le cœur.

Les yeux du prêtre me fixèrent avec tristesse, et lentement, presque en hésitant, il remonta à l'autel et continua l'office. Une minute après,

l'assistance vit avec surprise l'organiste quitter son pupitre ; Pierre eut une telle crispation de mains à cette constatation, que j'en entendis ses gants éclater.

Pendant le défilé à la sacristie, j'eus la force de sourire à tous et de ravalier mes larmes. J'attendais Jean, mais mon attente fut déçue. En effet, il ne pouvait raisonnablement venir me féliciter de mon mariage.

À la sortie, je l'aperçus près du calvaire, et cette image du Christ couronné d'épines et de Jean, autre victime, à la douce et triste figure, se grava dans mon esprit, et n'en sortit jamais. Il se découvrit profondément sur mon passage et je m'inclinai devant lui, saluant notre douleur commune. Maintenant je n'avais plus de doute : Jean m'aimait autant qu'avant et s'il avait simulé la froideur, c'était dans l'espoir de me détacher de lui, afin que moi au moins je puisse être heureuse.

Ma mère eut le bon esprit de ne pas faire allusion à la scène de la messe ; Pierre, au contraire, n'eut aucune retenue et après m'avoir

cherché chicane dans la voiture qui nous ramenait tous deux à la maison, voyant que je ne lui répondais pas, me bouda toute la journée. Peu m'importa son mutisme, j'étais certaine que Jean m'aimait encore, et cela, en me consolant, mit du soleil dans mon cœur ce jour-là. Après avoir connu les affres de l'abandon, s'apercevoir qu'on s'est trompé et sentir que l'être chéri pense encore à vous, est un baume salubre sur toute peine morale.

Le soir je ne voulus pas assister à la danse. Je prétextai la fatigue et ma mère me conduisit jusque chez Pierre, dans ma nouvelle maison, une grande bâtisse de briques construite près du moulin, dont le tic-tac monotone arrivait jusqu'à nous.

Avant de me quitter, elle m'embrassa tendrement, beaucoup plus tendrement que je ne l'aurais cru capable.

– Je te bénis, ma fille, avant de me séparer de toi. Je suis contente de ton obéissance quoiqu'elle t'ait coûté beaucoup. Tu verras, par la suite, que j'ai eu raison de te vouloir riche, tu seras

heureuse !

– Non, ma mère, je ne le serai pas parce que le bien ne peut pas découler d'un faux serment et, ce matin, j'en ai fait plusieurs.

– Je les prends à ma charge, fit-elle en riant.

– Oh ! maman, ne riez pas ! Vous ne verrez pas mon bonheur ; on ne piétine pas en vain sur le cœur de deux êtres trop droits pour se défendre. Tôt ou tard nous en aurons la preuve.

Ma mère haussa les épaules et partit mécontente ; j'eus du regret de lui avoir inutilement gâté sa joie.

Mon mari fut assez aimable, il me fit visiter mon nouveau logis. Ayant fait honneur aux plats et aux vins du repas, il était d'une gaieté bruyante. Ce fut la cause probablement, que ne l'aimant pas ce soir-là, je le détestai cordialement le lendemain matin.

XIII

Mon mariage n'apporta pas grand changement de vie ; il me donna un maître de plus, et ce maître parfois était tyrannique et brutal. Pierre s'enivrait aussi souvent que par le passé et lorsqu'il était ivre il me malmenait sans raison.

La première scène remarquable qu'il me fit, eut ma mère pour témoin. C'était une fois que celle-ci, étant venue me voir, je l'avais priée de rester avec moi pour souper. Pierre était parti surveiller une importante livraison de farine et, devant rentrer tard, il m'avait engagé à ne pas l'attendre pour manger.

Nous allions nous mettre à table, ma mère et moi, quand il entra, beaucoup plus tôt que je ne l'attendais et qu'il ne l'avait dit. Il était sérieux contre son habitude et il s'assit silencieusement à table.

– Qu'avez-vous, Pierre ?... lui demanda ma

mère ? Avez-vous quelque souci ?

Il se croisa les bras.

– Je suis content de vous voir là, la mère ; une explication entre votre fille et moi est nécessaire ; vous allez pouvoir en juger.

Ma mère fit une grimace, elle eût préféré être ailleurs ; pour moi, j'eus comme un pressentiment qu'il allait être question de Jean, et de mon ton le plus naturel, je dis à mon mari :

– Vous avez quelques observations à m'adresser ? À quel sujet ?

Il me regarda avant de répondre.

– Tu as la langue hardie, Suzanne ; tu pourras donc m'apprendre comment il se fait que tu aies eu avant notre mariage des relations avec Jean Ménard ! Je n'adresserai aucun reproche à ta mère, elle a dû tout ignorer, mais toi, pourquoi m'as-tu trompé ?

– Je ne vous ai pas trompé, répliquai-je sèchement. Vous saviez bien que je ne vous aimais pas ; je vous l'ai dit assez souvent, et Jean vous l'a répété quand il s'est battu avec vous.

– C'est possible, mais je croyais pouvoir gagner ton cœur ; ta mère ne m'a parlé que d'une simple amourette et j'ignorais que lorsque tu faisais la prude et refusais de m'embrasser, tu allais dans les bois avec un autre.

– Qui vous a dit cela ?

J'avais peur du nom qu'il allait prononcer tant une délation de la part de Jean m'aurait fait souffrir en rapetissant mon idole.

– Un bûcheron, qui a fait une coupe de bois derrière votre cour.

Je respirai soulagée, et comme tout le reste m'était indifférent, je me suis mise tranquillement à rouler entre mes doigts le coin de mon tablier.

Pierre s'impacienta de mon silence et me prenant le bras, qu'il serra fortement, il me demanda d'une voix rauque.

– Est-ce vrai ce que cet homme a dit ?

– C'est vrai, répondis-je froidement en regardant Pierre dans les yeux.

– Alors tu as aimé Jean ?

– Je l’ai aimé.

– Tu l’aimes encore, peut-être ?

Je ne répondis pas, n’osant prononcer l’aveu sacrilège que mon cœur murmurait tout bas.

Pierre devina les mots que je ne disais pas, il se leva blême de rage et me saisit par les épaules.

– Malheureuse, cet homme a été ton amant.

Je me dressai d’un bond, devenue très pâle.

– Je vous défends de m’insulter, et lui avec moi, nous nous sommes parlé et c’est tout !

– C’est assez !

L’éclair de fauve que j’avais vu déjà dans ses yeux, y repassa soudain. Je sentis un grand coup dans la poitrine et j’allai rouler à quelques pas.

Ma mère s’était élancée vers moi, effrayée, et m’aidait à me relever. Elle avait eu si peur qu’elle claquait des dents.

Quant à moi, mon épouvante était telle qu’à peine debout je cherchais mon mari, – j’allais dire mon bourreau – pour le fuir si c’était possible. – On se figure aisément la peur que peut

ressentir une jeune femme de dix huit ans, mariée depuis quinze jours seulement. Pourtant, je me remis assez vite de mon émotion, d'autant plus que celui qui m'épouvantait n'était plus là ; Pierre avait quitté la salle aussitôt.

Quand je fus rassurée, je versai un plein verre de vin à ma mère et je le lui fis boire pour la remettre de sa frayeur.

– Voulez-vous manger, maman ?

– Non, je n'ai plus faim. Je voudrais partir et je n'ose te quitter seule, tu as mis si fort ton mari en colère.

Je relevai la tête tout étonnée :

– C'est à moi que vous donnez tort ? Je n'ai fait que dire la vérité.

– Tu aurais pu la déguiser.

– Cela s'appelle mentir... Je hais le mensonge.

– Il y a des cas où on est obligé. Tout n'est pas bon à dire. Tu oublies que Pierre est ton mari.

– Au contraire, je ne m'en souviens que trop, hélas !

– Enfin, que veux-tu, ma pauvre enfant. Il faut que tu en prennes ton parti. Tu devrais être raisonnable et ne pas exciter Pierre ; il est un peu vif...

– Un peu !... Vous êtes indulgente quand il s'agit de lui.

– Du tout. Je juge clairement les choses. Ton père n'était pas commode non plus ; tu as tout à fait son caractère. Crois-tu que Pierre soit loin ? Je n'ose partir sans l'avoir revu et l'avoir apaisé.

– Ne craignez rien. La colère de Pierre va se passer. Comme il n'est qu'un peu vif, je n'ai pas de crainte à avoir, ajoutai-je mordante.

J'étais vexée de la semonce de ma mère, que je ne trouvais pas avoir méritée, aussi je l'aidai sans mot dire à mettre son manteau. Au moment de monter en voiture, elle se tourna vers moi.

– Vraiment, tu ne veux pas que je reste avec toi ?

– À quoi bon ! Je vous assure que je ne crains rien.

Et je disais vrai. J'avais tant souffert

moralement depuis quelque temps que la première surprise passée, je ne craignais même pas la mort.

Quand ma mère fut partie, je montai à ma chambre. J'hésitai un peu avant d'y entrer, croyant y trouver Pierre. J'y pénétrai ; elle était vide. Je promenai ma lumière sur le lit et dans tous les coins, mon mari n'était pas là.

Un instant j'eus l'idée de me mettre à sa recherche, mais, après tout, Pierre était assez grand pour venir se coucher s'il le jugeait à propos.

Il ne rentra pas ce soir-là, et ce ne fut que le lendemain à midi que je le revis.

Son visage portait les traces de sa nuit sans sommeil et son front restait barré d'un pli profond au-dessus des sourcils.

Nous mangeâmes sans échanger un mot, pourtant, à la fin, ennuyée de cette bouderie qui menaçait de s'éterniser, je lui parlai d'une commande que j'avais reçue dans la matinée. Il m'écouta sans me regarder et quand j'eus fini, il

se contenta d'un « c'est bon » prononcé du bout des lèvres.

Devant le piteux résultat de mes avances, une larme glissa sur ma joue, Pierre la vit, repoussa son assiette et quitta la table.

Le repas du soir fut aussi gai ; même silence et même sortie prématurée de mon mari.

Ma chambre était vide comme la veille et déjà j'étais contente, me disant comme une enfant, que décidément la vie serait heureuse si Pierre continuait à ne pas m'importuner par sa présence, quand je le vis entrer.

J'eus un petit froid dans le dos, mais je fis bonne contenance. Il alla s'asseoir dans l'unique fauteuil et se mit négligemment à jouer avec le gland d'un des accoudoirs.

Je me déshabillai lentement, sentant bien que la retenue de Pierre n'allait pas durer. En effet, il me regardait à présent et ses yeux brillants suivaient mes moindres mouvements. Soudain, il se leva, vint vers moi et m'enlaça de ses deux bras. Je n'essayai pas de lui échapper, mais je

restai raide contre lui.

– Pardonne-moi ma colère d’hier, Suzanne. Je t’aime bien et tu m’aimeras aussi.

Cette prière avait dû coûter beaucoup à son orgueil et, si dans ce moment j’avais eu pour lui un peu d’amitié et que j’eusse répondu à son appel, peut-être ma vie toute entière eût-elle été changée. Mais son étreinte passionnée ne rencontra qu’un corps sans âme, inerte, froid, comme l’eût été une statue, et lorsque ses lèvres se posèrent sur les miennes, je me dégageai nerveusement sans bien comprendre l’injure que je lui faisais.

Ce baiser me rappelait celui de Jean, celui de l’aimé qui pleurait encore la perte de nos espérances, et il me sembla que mon mari en m’embrassant, venait de commettre une profanation.

Pierre soupira, baissa la tête et ne renouvela plus sa tentative.

Alors une triste vie commença pour moi. Les jours se suivirent avec une décourageante

uniformité, troublés par-ci par-là par de courtes querelles entre Pierre qui se montrait jaloux et moi qui n'en prenais cure. Cependant, disons à ma louange que je faisais tout mon possible pour ne pas le mécontenter. La maison était bien tenue ; je ne détournais pas un liard de la somme qu'il me donnait chaque mois pour les dépenses journalières ; je n'aimais pas la toilette et je fuyais les fêtes. Pierre, donc, aurait dû être content, mais il était de ceux que rien ne satisfait.

XIV

Plusieurs fois, je revis Jean dans mes courses journalières, ou encore quand j'assistai à la messe à Calleville avec ma mère, au lieu d'aller à Saint-Denis, ma véritable paroisse.

Lorsque le hasard nous mettait en présence, il s'inclinait gravement, évitait de me regarder et continuait sa route. Il ne paraissait pas me fuir, pas plus que me rechercher ; son attitude était bien celle d'un indifférent, et pourtant il me semblait qu'il pâlisait à ma vue.

Souvent, lorsqu'il était passé, je me retournais vers lui et je le voyais arrêté qui me suivait des yeux. Ces fois-là, comprenant combien c'était mal de m'occuper d'un autre homme que mon mari, je me privais de quelque chose pour punition de mes écarts de pensées.

Un jour, j'appris incidemment une nouvelle à peine croyable.

Une vieille femme des environs apporta du blé au moulin, et comme il faisait chaud et qu'elle avait soif, je lui offris un verre de cidre.

– Nous allons avoir encore un mariage à Calleville, me dit-elle,

– Ah, qui donc se marie ?

– La petite Cousin avec Jean Ménard.

– Jean Ménard !... m'écriai-je en devenant toute pâle.

– Oui, ça vous étonne ?

– Oui... non... C'est-à-dire que... que je ne savais pas.

Je bredouillais, le cœur misérablement serré à cette nouvelle. La vieille femme me regardait étonnée. Je crois qu'elle devina la cause de mon trouble, car elle hocha la tête et finit par dire :

– Il y a des unions bien disproportionnées, la votre en est une. Je n'ai jamais voulu croire que vous pussiez être heureuse avec Pierre Latour ; ce colosse entêté avec cet être de faiblesse et de grâce que vous êtes, ne pouvaient aller ensemble. Eh bien ! le mariage de Jean Ménard est dans les

mêmes conditions. Cet homme énergique, à l'esprit très ouvert et très cultivé, épouse la femme la plus nulle de tout le pays. C'est une bonne fille, incapable d'avoir à elle une volonté, une idée même, mais elle ne tiendra pas grand-place dans la vie de son mari.

– Quel âge a-t-elle ?

– Vingt-quatre ans.

– Et... est-elle gentille ?

– Nenni, une grande figure jaune et maigre. Elle paraît dix ans de plus qu'elle n'a.

– Mais pourquoi se marie-t-il ? m'écriai-je dans un cri de souffrance.

– On dit qu'il a de gros chagrins, des soucis d'argent, peut-être. Il ne sourit plus jamais à présent, et ses cheveux commencent à grisonner quoiqu'il soit bien jeune. Je l'ai vu hier et lui ai marqué ma surprise de son mariage.

« – Je ne puis rester seul, m'a-t-il dit ; il me faut une femme pour tenir la maison ; Marie Cousin sera cette femme-là.

« – La femme qu'il vous aurait fallu, Jean

Ménard, c'était Suzanne Dorbat, lui dis-je.

« – Non, fit-il froidement, puisqu'elle en a épousé un autre. »

En entendant la phrase de Jean que la vieille femme me rapportait, j'eus une exclamation de douleur. Soudain, entre elle et moi, mon mari se dressa, les yeux chargés d'éclairs.

– Le soir vient, la mère, dit-il à la fermière. Je vous conseille de ne pas vous attarder plus longtemps.

– Je m'en vais, répondit-elle en se levant lentement. Les jours sont longs, je pouvais encore rester ; mais je vous retiens, sans doute.

– Oui, Suzanne a autre chose à faire que d'écouter les racontars du pays.

Elle partit de son pas traînant en continuant de hocher la tête. Quand elle eut disparu, Pierre se pencha vers moi, soupçonneux.

– Que te disait cette femme pour te bouleverser à ce point ?

– Rien, répondis-je, dominant ma douleur.

– Cependant, tu es encore pâle et tes yeux sont hagards.

– J’ai un violent mal de tête, nous allons avoir de l’orage et ce temps lourd m’indispose.

En effet, la tempête était dans l’air comme dans mon cœur, et un violent coup de tonnerre venait d’ébranler la maison.

– Viens manger, cela te remettra.

Je le suivis docilement dans la salle à manger ; pourtant, je sentais le besoin d’un peu de solitude, afin de me remettre de ce nouveau coup, mais Pierre ne paraissait pas disposé à me laisser seule ce soir-là.

Au milieu du repas, il remplit nos deux verres de vin :

– Aux amours de Jean Ménard et de Marie Cousin, dit-il avec un mauvais sourire, en élevant son verre. Un frisson me secoua de la tête aux pieds ; je regardai fixement mon assiette, sentant mes yeux se remplir de larmes. N’avais-je pas assez de mes tristes pensées, allait-il me falloir essuyer les grossières ironies de Pierre !

– Allons, Suzanne, réponds à mon toast ?

– Au bonheur de Jean, répondis-je fort pâle.

Prenant mon verre, j’essayai de le porter à mes lèvres, mais ma main le lâcha et il tomba sur le pavé en se brisant avec fracas.

Un violent coup de poing sur la table m’apprit que Pierre trouvait la chose mauvaise. Il eut néanmoins un ricanement qui me rassura un peu.

– Du vin blanc, voilà qui est de bon augure. Marie Cousin peut être certaine d’être aimée par son mari. D’ailleurs, il faut qu’il l’aime pour la prendre, car elle n’est pas de celles qu’on épouse facilement ! Il a bon goût, Jean Ménard !

– Pierre, laissons là ces jeunes gens, ils sont libres de faire ce qui leur plaît.

– Naturellement, libres aussi d’aller ensemble, chaque jour, la main dans la main, en se contant fleurette. C’est un vrai papillon que ce garçon ; il fait tourner la tête à toutes les femmes et les aime l’une après l’autre, mais bernique, son cœur est pris pour de bon, cette fois !

Il éclata de rire, jugeant sa plaisanterie de bon

goût. Je le laissai continuer sans l'interrompre, espérant qu'il se tairait, faute de contradicteur. C'est ce qui arriva, après avoir lancé encore quelques phrases à double sens et retourné le couteau dans la plaie de mon cœur, avec un véritable raffinement, il s'arrêta, finit son repas et s'éloigna pour veiller à ses grains, dont quelques-uns étaient dehors et que la pluie, qui commençait à tomber, eût détériorés.

Dès qu'il fut parti, je me réfugiai dans ma chambre et m'y enfermai. Alors, mes larmes, longtemps retenues, coulèrent enfin, et je me roulai sur mon lit, mordant les draps pour étouffer mes cris.

J'avais cru ma passion pour Jean en voie de guérison et voilà qu'elle se réveillait mieux que jamais ; et Jean... Jean en aimait une autre ! Il allait avec elle comme jadis avec moi ; bientôt, elle serait sa femme et peut-être son idole. Mon Dieu ! était-il possible que lui... que Jean en aimât une autre, il reniait son passé ! J'étais donc seule à souffrir, seule à ressentir le véritable amour, seule à avoir au cœur un mal

inguérissable... Partout, j'entendais parler de veuves consolables, de mariages rompus dont les parités se liaient ailleurs, à nouveau. Je n'étais pas comme les autres, moi... Depuis dix-huit mois que je n'avais pas reparlé à Jean, mon chagrin était aussi fort qu'au début. Et, à présent, mon crime serait doublement sacrilège lorsque je penserai à lui... moi, la femme de Pierre, aimant le mari d'une autre femme !

Longtemps, je continuai ainsi, mêlant mes prières à mes larmes ; tour à tour invoquant Dieu, ou, dans mon désespoir, appelant la mort à grands cris.

Ce fut la crainte de Pierre qui me calma et me fit dissimuler mon chagrin. Malgré plusieurs ablutions à l'eau fraîche, mes yeux restèrent rouges et, lorsque mon mari entra, il le remarqua.

Son regard brilla d'un feu sauvage.

– Ah, ah ! paraît que l'orage a fait son effet ; ta migraine a fini en pleurs !... Ce cher Jean Ménard a-t-il de la chance d'être regretté ainsi !

Il eut un rire fou et sa main s'abattit lourdement sur ma joue, puis sur mes épaules. Je ne protestai pas, acceptant ces coups comme le juste châtement de ma faute. Pierre pouvait me railler, mais jamais il ne me mépriserait autant que je le faisais moi-même. J'avais bien nette la notion de mes torts envers lui et j'étais contente qu'il me frappât, afin d'être excusable, au moins sous un certain jour.

XV

Quelques semaines après, le vent m'apporta par la fenêtre ouverte, le carillon joyeux des cloches de Calleville. Leurs sons me coupaient la respiration ; c'était le mariage de Jean qu'elles annonçaient.

Une pénible mélancolie m'avait envahie. Je m'étais faite à présent à l'idée de ce mariage qui m'avait révoltée d'abord. Je me mis à genoux pour prier Dieu de le rendre heureux, lui, puisque moi jamais je ne le serais.

À ce moment, mon mari vint vers moi. Il était en toilette et prêt à sortir, son œil brillait comme d'une joie féroce.

– Où vas-tu, Pierre ? lui demandai-je.

– Je vais à Calleville, à la messe de mariage de Jean Ménard, lui rendre la politesse qu'il m'a faite le jour de mes noces. Je veux le féliciter de

son choix.

Les bras me tombèrent le long du corps devant sa cruauté, car l'action de Pierre me parut telle.

Il continua en ricanant.

– Si tu veux venir, tu as encore le temps ; habille-toi.

Je secouai négativement la tête.

– Non, vas-y seul.

J'avais peur qu'il ne me contraignit à l'accompagner et je respirai soulagée quand il partit. Il chantait en descendant allègrement l'escalier, et je l'entendis claquer son fouet dans la cour, en signe de joie.

Demeurée seule, je me mis à pleurer, sentant que moi, qui ne faisais de mal à personne, souffrais des gestes de chacun.

Ma mère arriva peu après le départ de Pierre.

– Tu as pleuré, me dit-elle ! Où est ton mari !

– Parti à Calleville, au mariage de Jean.

– Et c'est ça qui cause tes larmes.

Elle m'examina silencieusement, un gros soupir s'échappa de sa poitrine.

– Tu penses donc encore à Jean !

Je ne répondis pas, mon regard errait au loin sur la campagne ensoleillée et mes yeux obscurcis par les larmes ne distinguaient rien.

Ma mère s'approcha de moi et posa sa main sur ma tête.

– C'est mal, Suzanne, bien mal de penser à un autre homme que son mari ; Dieu punit les femmes qui oublient leurs devoirs.

– Vous savez bien que je n'aimais pas Pierre quand je l'épousai.

– Et maintenant, tu ne l'aimes pas encore !

– Non !

Elle secoua gravement la tête.

– Tu es coupable, bien coupable !

Je me redressai étonnée, l'inconscience de ma mère me semblait incompréhensible. Est-ce que réellement elle avait pu croire que, mariée dans les conditions où je l'avais été, je m'attacherais à

mon mari ?

Oublier Jean, passe encore, elle pouvait l'espérer ; mais aimer Pierre...

Elle reprit, parlant bas, ayant peur de ma réponse :

– Oui, c'est une grande torture que de vivre journallement avec un être que l'on méprise, et d'être obligée de subir ses caresses ou ses violences. Je souffre horriblement de cet état de chose.

Je vis ma mère pâlir et, n'osant plus me regarder, elle se mit à déballer quelques petits objets qu'elle avait apportés.

– Je vous fais horreur, maman ? repris-je devant son silence.

Elle leva les yeux vers moi, ils étaient humides.

– Non, ma pauvre enfant. Seulement, je ne comprends pas pourquoi tu te crées des chimères inutiles. Tu es dans une gentille situation, de ce côté, aucun souci. Tu n'aurais qu'à te laisser vivre tranquillement, sans désirer l'impossible et

t'ingénieur à te rendre malheureuse. Travaille au bonheur de ton mari, à la prospérité de ta maison. Pense comme tu agis et tu finiras par être vraiment heureuse.

J'eus un triste sourire, plein de découragement.

– C'est que je ne suis pas une héroïque, moi. Je me contente de souffrir et de pleurer lorsque je souffre. Tout ce que vous dites, maman, est certainement plein de sagesse mais c'est absolument inaccessible à ma piètre vertu.

– C'était bon pour le passé, cela à présent que Jean est marié, tu ne vas plus continuer à penser à lui. Tu vois bien que lui-même...

Elle n'acheva pas tant j'eus sur le visage une effrayante expression de désespoir, et venant vers moi, elle attira ma tête contre son sein.

– Ma chère petite. J'aurais été si contente de te voir d'accord avec ton mari.

– Laissons au temps le soin de guérir les blessures, si elles peuvent l'être. Nulle volonté ne peut changer mon mal. J'ai essayé, lutté et voulu

réagir, et j'ai été vaincue, achevai-je d'un ton bas.

Ma mère joignit les mains.

– Et dans tes peines, tu as murmuré contre ta mère ?

– Pourquoi ? S'il me fallait accuser quelqu'un de mon malheur, ma rancune devrait monter jusqu'au ciel, et cette rancune serait irraisonnable puisque j'ignore les desseins de Dieu.

– Tant mieux, me dit ma mère à voix basse.

Pour changer de conversation, elle me parla de Rouen, où elle était allée la veille. Lorsqu'elle me quitta, elle me serra dans ses bras si maternellement que j'en fus surprise ; elle ne m'avait pas habitué à tant de tendresse !

XVI

La première fois que je revis Jean après son mariage fut à un enterrement où Pierre, ne pouvant se rendre faute de temps, m'avait envoyée à sa place.

J'étais arrivée un peu tôt à la maison mortuaire et je trouvai Jean qui déjà attendait. Je n'osais pas le regarder, mais il vint vers moi.

– Bonjour, Suzanne, me dit-il d'une voix mal assurée.

– Bonjour, répétai-je machinalement.

Je le regardai angoissée. C'était la première fois que nous nous parlions depuis bientôt deux ans et ma première phrase fut dictée par la jalousie que causait l'idée de sa femme légitime.

– Votre femme va bien, fis-je méchamment.

– Je ne vous parle pas de Pierre, me dit-il avec tristesse, ayant compris le mépris de ma question.

– Je l’ai épousé de force, répliquai-je, indignée de sa comparaison.

– Et moi, je me suis marié par nécessité. J’avais trop d’occupations, il fallait une femme pour veiller sur ma maison.

– Vous pouviez prendre une servante.

– Une servante n’eût pas pris soin de mes intérêts. Croyez-vous que j’aie la tête à toutes ces choses, maintenant ?

Je gardai un silence glacial, tapant de petits coups secs sur la terre du bout de mon ombrelle.

– La femme que j’ai prise est la seule que je pouvais épouser dans l’état d’esprit où j’étais... La seule aussi qui ne pût vous porter ombrage.

– Quoi ! vous avez pensé à moi en vous mariant ?

J’eus un sourire railleur. Il resta embarrassé.

– Pourquoi pas ?... fût-il enfin, le passé ne meurt pas si vite. Vous n’y pensez plus, vous. À présent, vous aimez votre mari.

Il tremblait en parlant. J’eus pitié de sa

souffrance et mes yeux devinrent humides de tendresse comprimée. Ma voix reprit son intonation douce d'autrefois.

– Oh ! Jean !... Comme nous sommes coupables... tous les deux !

J'eus honte aussitôt de l'aveu implicite que j'avais formulé et je me faufilai parmi les autres femmes.

Le clergé venait d'arriver et procédait aux prières d'usage. Jean s'était mêlé au groupe des hommes et, de sa place, me regardait encore.

Je lus dans ses yeux une grande satisfaction, en même temps qu'une profonde pitié. Il se réjouissait et me plaignait de mon constant attachement.

En quittant le cimetière, il nous croisa, ma mère et moi – celle-ci était venue également, le défunt étant un de ses fermiers. Elle parut gênée par le salut qu'il nous adressa et, le suivant des yeux elle poussa un profond soupir. Soupir de regret ou d'ennui de le retrouver sans cesse sur ses pas ? Je ne le sus que bien longtemps après.

XVII

Un an environ après ce que je viens de raconter, je revenais seule en voiture, un matin, du marché d'Auffray.

Je n'étais pas pressée et mon cheval marchait au pas. Depuis quelque temps, j'éprouvais une détente, un apaisement plein de douceur et de sérénité. Souvent, je rencontrai Jean et nos yeux irradiés se disaient tant de choses ; ma mère était beaucoup plus tendre avec moi ; j'avais l'espoir d'être mère et d'avoir enfin quelqu'un à aimer sans contrainte. Pierre, lui-même, était moins brutal depuis le commencement de ma grossesse.

Ce jour-là, le ciel était radieux ; l'air embaumait l'odeur des premières violettes ; une légère pluie, pendant la nuit, avait abattu la poussière des routes et le vert du lierre autour des arbres en était tout luisant. Je me laissais aller à un doux farniente, bercée délicieusement par les

légers cahots de la voiture, quand, à quelques pas devant moi, je vis une femme pesamment chargée d'un lourd fardeau.

Je reconnus la femme de Jean. Je ne sais à quelle impulsion j'obéis, mais j'arrêtai ma voiture.

– Voulez-vous monter près de moi, cela raccourcira votre route.

– Volontiers, madame.

Je lui pris ses paniers et les rangeai dans la voiture, elle s'assit sur le siège de devant, à côté de moi.

– Vous allez à Calleville ?

– Oui : c'est encore loin.

– Je reviens plus tôt que d'habitude ; je puis faire un détour et vous mettre devant votre porte, si vous y consentez.

– Vous êtes bien bonne, madame ; j'accepte avec plaisir.

Je touchai les rênes de mon cheval qui partit au trot. J'étais heureuse. J'allais entendre parler

de Jean par quelqu'un qui vivait près de lui.

– Je croyais que vous aviez une voiture, lui dis-je.

– En effet, mais nos chevaux sont occupés à labourer la terre... À cette saison, on ne fait pas ce que l'on veut, et mon mari se hâte par crainte d'un orage qui gâterait tout.

Ce mot de « mon mari » me donna froid au cœur et en un instant tout redevint sombre à mes yeux. La route me parut un long ruban uniforme, les arbres stupides dans leur regain printanier, le ciel lui-même avait de gros nuages gris.

– Jean Ménard est un courageux, repris-je. Il doit être content, sa ferme prospère ?

– Oui, tout marche bien, mais il n'est pas joyeux pour ça...

Elle soupira et je l'interrogeai des yeux.

– Le maître est triste, continua-t-elle ; toujours triste. Il ne sourit que par contrainte. Pourtant, il est bien bon et me traite avec douceur.

– Pourquoi est-il si triste, fis-je, subitement intéressée ?

– Je ne sais pas. Il ne se plaint jamais. Je le vois souvent marcher lentement, tête baissée, dans l'attitude d'un désespéré, et souvent aussi, il pleure. Je vais le trouver dans ces moments-là. Il me regarde avec des yeux de fou, me dit des paroles insensées dont je ne saisis pas le sens, et dès qu'il se remet, il trouve quelques prétextes pour m'éloigner encore.

– Vous souffrez, alors ?

– Non, dit-elle sincèrement. Pourquoi prendrais-je ombrage, si c'est sa façon d'agir habituelle ? Il est de même avec tout le monde. Au contraire, il se contient avec moi.

J'examinai longuement ma compagne. Elle parlait un langage que je ne comprenais pas. Ainsi, elle vivait insouciante auprès d'un mari dont les froideurs eussent dû la peiner, elle trouvait tout naturel les longs silences et les pénibles rêveries de l'homme dont elle partageait la vie et elle ne songeait pas à s'en préoccuper ou à l'en distraire !... Pauvre Jean ! Il était aussi mal partagé que moi.

Ce fut un peu froidement que je lui demandai :

– Vous aimez cependant votre mari ?

– Tiens ! fit-elle en riant sottement, puisque je suis sa femme !

J'ouvris de grands yeux étonnés : je la comprenais encore moins ; aimer un homme parce qu'on est sa femme, ne me semblait pas une raison suffisante. Elle parlait comme ma mère, comme ma conscience ; or, je savais bien que la pratique était parfois impossible.

– Et lui, vous le rend-il ?

– Dame ! je le crois. Il me laisse libre de faire ce que je veux et ne me demande jamais de compter. Mais, c'est surtout notre petite fille qu'il aime !

C'est vrai, Jean avait un enfant !

Je fermai les yeux, frémissante. Cette pensée du petit être nouveau-né me faisait toujours du mal parce qu'elle m'évoquait les rapports de Jean avec sa femme.

Je cinglai mon cheval d'un coup de fouet, et la bête étonnée de cette correction subite, partit à fond de train.

– C’est une petite fille que vous avez ?

– Oui. Elle a deux mois et est bien mignonne.

– Comment l’appellez-vous ? Jeanne, sans doute ?

– Non, mon mari a tenu à ce qu’on la nommât Suzanne.

Une bouffée de chaleur me monta à la face. L’enfant de Jean portait mon nom et c’est son père qui le lui avait donné. Je restai silencieuse, les yeux au loin, toute à mes pensées.

– Vous êtes heureuse, vous, reprit ma compagne. Vous n’avez pas d’enfant.

Je n’osai lui répondre qu’il en était question.

– Vous n’aimez pas les enfants ?

– Si, tout de même ; mais cela donne joliment du tourment.

J’eus un regard de pitié pour cette femme qui possédait le trésor le plus grand à mes yeux : un enfant de Jean... et qui ne comprenait pas l’étendue de son bonheur. Tandis que moi, pauvre malheureuse qui, dans six mois, serais

mère, j'aimais déjà follement ce petit être quoiqu'il fût à un père abhorré, sentant par avance que je pourrais déverser sur lui le trop plein de mon cœur comprimé.

– Si vous en aviez, continua-t-elle, vous qui êtes riche, vous les mettriez en nourrice et vous pourriez en jouir sans fatigue.

– Non, quand j'en aurai, je ne m'en séparerai pas, dis-je fouguese.

Elle montra un étonnement stupide. Dans sa cervelle étroite, elle ne comprenait pas qu'on pût trouver du plaisir à élever un enfant, à entendre ses cris et à soigner ses maux. Je me rappelai la phrase de Jean : « La femme que j'ai prise est la seule dont vous ne pourrez prendre ombrage. » Et, en effet, cette femme était bien une nullité, et je n'avais pas lieu d'en être jalouse. Jean pouvait vivre journellement auprès d'elle sans que mon souvenir s'en trouvât diminué.

– J'aurais voulu être comme vous, reprit-elle. Vous êtes riche, vous avez des toilettes et vous pouvez acheter tout ce que vous souhaitez.

– Et vraiment, cela vous fait envie ?

– Oh ! oui, répéta-t-elle avec conviction.

J'eus un sourire énigmatique : elle souhaitait être à ma place et j'aurais fait l'impossible pour occuper la sienne. À quoi tient pourtant la destinée ; un simple échange et nous eussions été heureuses, et cet échange était matériellement impossible.

– Votre mari est chez vous à cette heure ? demandai-je en apercevant dans le lointain le toit de tuiles de sa maison.

– À cette heure-ci, il est aux champs avec ses gens.

– Et votre petit bébé ?

– Une servante le garde.

– Voulez-vous me le montrer ?

– Venez jusque chez nous, vous le verrez à votre aise.

J'hésitai mais puisque Jean n'y était pas, et cette idée de voir l'endroit où il vivait me souriait tant, que je finis par accepter.

Je la conduisis jusqu'à sa porte et avec un peu d'émotion, je descendis de voiture.

Il y avait eu autrefois, devant la maison où j'étais, plusieurs gros massifs de fleurs, mais ce jour-là, ils étaient incultes et remplis d'herbes folles.

Marie vit ma surprise devant cet abandon.

– Jean ne s'intéresse à rien, m'expliqua-t-elle. Avant, il paraît qu'il aimait les fleurs ; jamais à présent. Il ne s'en occupe pas et c'est moi qui ai planté celles qui restent encore.

Je ne reconnaissais plus Jean à ce portrait qu'elle me traçait. Était-ce bien de celui qui m'avait tant aimée, de l'homme raffiné qu'il avait été, qu'elle parlait ainsi ?...

Je la suivis dans la cuisine, pièce principale de l'habitation. L'intérieur était propre, mais nulle part ne se révélaient ces petits riens qui réjouissent les yeux. C'était la vraie ferme normande, où il n'y a pas de place pour tout ce qui n'est pas utile, et c'était bien loin du petit nid d'amoureux que nous avions rêvé, Jean et moi,

autrefois.

Un veston d'homme, accroché dans un coin, frappa mon regard et je le considérai avec mélancolie ; je le reconnaissais pour avoir été porté par Jean, trois ans plus tôt, quand il venait à nos rendez-vous dans le bois.

À ces pénibles souvenirs, je sentis mon front comprimé comme dans un cercle de fer, j'avais des vertiges et les meubles dansaient autour de moi. La voix de mon hôtesse me tira de ma torpeur :

– Tenez, voici ma petite fille. Elle est grosse, n'est-ce pas ? Elle ressemble à son père ; elle en a les yeux noirs et la coupe de figure.

– On ne peut pas savoir, les enfants changent tant !

– J'en suis sûre. Il n'y a que mon mari qui soit brun chez nous.

Je pris la petite fille dans mes bras et je posai mes lèvres sur son front. Mes sensations étaient si violentes devant ce petit être qui tenait sa vie de Jean, qu'une larme, que je ne pus arrêter, vint

mouiller les minuscules cheveux bruns.

Sans dire un mot, je rendis le bébé à sa mère et craignant de trahir ma souffrance en restant plus longtemps, je remontai précipitamment dans ma voiture et je m'enfuis comme une coupable.

XVIII

Nous étions au printemps, et les rayons brûlants d'un radieux soleil de mai inondaient la campagne riante.

Je suivais un petit chemin de raccourci entre Saint-Denis et Calleville, pour me rendre chez un des clients de mon mari. Pierre étant très occupé, m'avait envoyée lui porter de l'argent pour solder un achat de fourrage.

J'avais préféré m'y rendre à pied, car les cahots de la voiture commençaient à me gêner. Je marchais lentement, sans me presser. Après avoir gravi une petite bute assez raide, qui m'avait fatiguée, je m'assis sur le rebord de la route, à l'ombre d'un petit bois.

L'endroit était délicieux, quelques fleurs émaillaient l'herbe du chemin, et les arbres qui l'enserraient ouvraient leurs premières feuilles, montrant le renouveau dans toute sa splendeur.

Non loin de là, un calvaire qui, aujourd'hui, a disparu, se dressait, dominant les alentours. Par une éclaircie entre les branches, j'apercevais la vallée de la Scie, avec ses verts pâturages, parsemée de marguerites des champs, traversés dans leur longueur par le long cordon argenté de la petite rivière.

J'étais plongée dans la contemplation, l'esprit occupé par la religieuse beauté de la nature qui rapprochait mon âme du ciel, quand un bruit de pas me fit tourner la tête, je tressaillis ; Jean Ménard était devant moi. À ma vue, il s'arrêta.

Nous nous regardions, émus de nous rencontrer ainsi, seuls, loin de tous, au milieu de la campagne silencieuse.

– Vous allez à Calleville ? me demanda-il d'une voix troublée.

– Oui, chez vos voisins, les fermiers Parquin.

– Vous permettez ?

J'avais rangé mes jupes pour lui faire place ; il s'assit sur l'herbe, à quelques pas de moi. Nous n'osions plus nous regarder, ni causer, craignant

nos yeux qui parlaient trop, et notre voix qui nous eut trahis. Je l'examinai en dessous.

Jean était bien changé, ses cheveux étaient presque gris et une ride profonde creusait son front.

Sur son maigre visage, la douleur avait posé son stigmaté, que faisait ressortir encore la mélancolie de son sourire.

– Vous allez être mère ? me dit-il enfin, avec un étrange regard.

Je fus glacée de sa question, autant que si j'eusse été coupable d'infidélité envers lui.

– Je suis mariée, répondis-je doucement pour m'excuser.

– Si votre mère avait voulu, c'est moi qui aurais été le père de cet enfant.

Sa voix était sourde et sa face crispée.

Ce fut la seule plainte qui lui échappât contre ma mère. Au bout d'un instant, il reprit :

– Est-ce vrai que Pierre est méchant et vous rend malheureuse ?

Je soupirai sans répondre.

– On dit qu’il s’enivre fréquemment et vous frappe ensuite.

J’eus un nouveau soupir.

– Je souffre tant moralement que je ne sens pas ses coups.

Il tendit en avant ses poings fermés.

– Le lâche, frapper une femme !

– Il est jaloux.

– Sa jalousie n’a pas de motifs : vous êtes irréprochable.

– Je suis une grande coupable, Jean... Si mes actions ne sont pas répréhensibles, mes pensées, mes désirs le sont. À quoi sert de posséder le corps quand l’âme et le cœur vous échappent. Je suis sa femme et je ne lui ai pas donné le quart de ce qu’il avait le droit d’exiger.

– Vous le défendez !

– Non, je l’excuse ; j’ai tant de torts, moi-même.

– Vous êtes sublime ! s’écria-t-il en prenant sa

tête dans ses mains. Moi, je n'ai pas cette indulgence !

– Êtes-vous dur pour Marie, vous, Jean ?

– Non. Je la plains trop pour la triste vie qu'elle mène à mes côtés. Je fais ce que je peux pour réparer mes injustices à son égard : sa douceur excite mes remords.

– Eh bien, je ressens pour Pierre ce que vous ressentez pour elle, avec en plus la souffrance que me cause le sentiment pénible que j'ai pour lui.

– Lequel ?

– La haine. La haine, ce sentiment antichrétien que nous ne devrions pas avoir pour nos ennemis, je l'ai pour mon mari, pour l'homme qui sera le père de mon enfant. Je vous assure que je me méprise réellement.

Il me regarda avec des yeux élargis par une douleur intense.

– Pourquoi faut-il que nous ayons autant souffert inutilement. Nous aurions pu être heureux et bons, comme tant d'autres le sont.

– Dieu ! fît-il découragé. Il y a des moments où je doute de sa justice.

– Ne blasphémez pas, mon ami. Des temps meilleurs viendront peut-être.

– Je n’espère plus !

Nous nous tûmes, et ce silence entre nous avait quelque chose de poignant. J’avais envie de pleurer et de me jeter dans ses bras comme jadis, quand j’avais du chagrin. Pour dominer cette faiblesse, j’évoquai le souvenir de sa femme ; avec elle entre nous, je serais plus forte.

– J’ai vu Marie, il y a quelques semaines, en revenant d’Auffay.

– Elle me l’a dit et je vous remercie de ce que vous avez fait pour elle en la ramenant à la maison. Je ne l’aurais pas fait pour « l’autre », moi.

– Ce n’est pas la même chose. Elle n’est responsable en rien de notre malheur. J’ai vu également votre petite fille.

– On me l’a rapporté aussi et je l’ai embrassé passionnément à l’endroit où vous aviez posé vos

lèvres et mouillé son front de vos larmes.

Je rougis vivement et je baissai la tête, honteuse d'avoir été si faible devant sa femme.

– Quoi, Marie avait vu... Qu'a-t-elle pensé, alors ?

– Est-ce qu'elle peut penser quelque chose ?

Il regarda fixement au loin, le visage soudain durci. Je frissonnai devant ce dédain, songeant que ma part était presque plus belle que celle de ma rivale.

– Vous regrettez d'être marié ? fis-je, hésitante. Vous avez eu des désillusions ?

– Oui, je regrette ce stupide mariage, non pas que j'aie eu des désillusions, comme vous dites : je savais bien ce qu'était la femme que j'épousais, mais parce que je me suis attaché un boulet pesant après moi et qu'il me faut le traîner partout... J'ai été fou en me mariant. C'était indispensable pourtant, mes affaires périllicitaient faute de maîtresse de maison. J'étais dans un singulier état d'esprit. Alors, j'ai cru qu'une compagne m'arracherait un peu à mes sombres

pensées, me ferait sortir de moi l'apathie, et comme je n'avais qu'un nom et un logis à offrir, je n'ai cherché en retour qu'une femme qui pût s'en contenter.

– Cela lui a suffi ?

– C'était plus qu'elle ne pouvait prétendre. Brave fille, peut-être, mais combien niaise. En attendant, je me suis misérablement trompé : mon cœur était pris ailleurs sans réserve. Je n'aurais pas dû le compter pour rien.

Il eut un rire nerveux, fort d'abord, puis qui diminua pour finir dans un sanglot.

Je le regardais avec pitié, que de maux avait-il dû endurer avant que d'en arriver à cette défaillance, lui qui avait toujours été si fort dans le devoir.

Une question que ses dernières paroles m'excitaient à poser brûlait mes lèvres. J'osai la formuler :

– Jean, est-ce donc vrai, vous pensez à moi encore quelquefois ?

Il se leva brusquement.

– En avez-vous douté ?

Je reçus en pleine figure son doux regard rempli de reproches et d'amour.

– Si je pense à vous ? continua-t-il avec exaltation. Mais vous êtes mon unique pensée. Le jour, la nuit, au travail comme au repos, vous êtes toujours là, présente à mon cœur.

Il se frappait la poitrine de sa main amaigrie.

– Avez-vous pu croire que vous étiez de celles qu'on oublie ?... Je suis au courant de vos moindres gestes. Je rôde autour de chez vous comme un malfaiteur qui se cache, et c'est miracle que Pierre ne m'ait pas rencontré. J'ai vu l'abîme toujours béant entre vous et votre mari, et je crois que je vous aurais tuée, s'il en avait été autrement. Oh ! ces désirs de la chair qui m'assaillaient quand je vous épiais à travers les taillis et que le hasard vous conduisait près de l'endroit où j'étais caché. Ces désirs fous de vous rejoindre et de vous emporter.

Il se tut, comprenant combien son langage était criminel. S'étant rassis, il cacha son visage

entre ses mains et je perçus ses sanglots étouffés. Je me penchai vers lui et posai ma main brûlante sur son bras.

– Jean ! je vous en prie, ne pleurez pas ainsi. J'ai besoin de tout mon courage pour retourner là-bas, tout à l'heure, et ce courage je le puise en vous. Il y a longtemps que je me serais tuée si votre souvenir ne m'avait retenue. Et pourtant la mort eût été la fin de tous nos maux !

Il passa sa main autour de ma taille et s'écria, les yeux fous :

– Nos deux vies sont brisées à jamais si nous laissons les choses ainsi, ma Suzanne, puisque nous nous aimons, puisque trois ans de séparation n'ont pu diminuer notre amour, partons ensemble, fuyons ce pays. Oui, fuyons, cela vaudra mieux que de toujours pleurer... Qui donc nous regrettera ensuite !

Je devins toute blanche, terrifiée par ces paroles.

– Ce serait un crime, bégayai-je.

– Erreur ! le crime est de mentir chaque jour.

– Mais, votre femme ?

– S’apercevrait-elle de mon absence, seulement ?

– Et votre petite fille ?

Il frissonna.

– Vous avez raison. Je serais criminel.

Dégrisé, il me libéra de son étreinte... Le soleil descendait à l’horizon. Il était tard, je me levai pour partir.

– Je n’irai pas aujourd’hui chez les Parquin, je n’en ai plus le temps.

– Vous allez vous en retourner ?

– Oui.

Je lui tendis la main, il hésita, puis brusquement la saisit et la couvrit de baisers. Je fus oppressée et mes yeux lui demandèrent grâce. Je me sentais lâche au moment du départ.

– Suzanne, je ne veux pas que vous me quittiez, me dit-il ardemment. Que nous importe le monde entier après tout, pourvu que nous soyons l’un à l’autre. Partons, la terre est vaste et

nous vivrons heureux dans quelque coin perdu.

– Vous me mépriseriez si je cédaï à votre désir. Adieu. Jean ! adieu ! adieu !

– Suzanne !

Je partis les pas chancelants, sans grand courage. Je l'entendais sangloter et me crier : « reviens ». L'heure était grave, j'étais à bout de force. Quelques mètres plus loin, je m'arrêtai. Jean était resté au milieu du chemin et me tendait les bras. Alors, je fus faible et je retournai sur mes pas. Il poussait des cris de joie en me voyant revenir vers lui. Mais, soudain, je m'arrêtai avec un geste d'effroi.

Par suite de la déclivité de la route, le calvaire se dressait entre lui et moi, et les bras étendus de la croix semblaient me barrer le chemin... le chemin de l'adultère. J'eus si nettement la notion de mon crime que je poussai un cri et m'enfuis affolée. Derrière moi, j'entendis les gémissements de Jean auquel j'avais donné un fol espoir.

J'arrivai chez moi en sueur, avec encore de

l'épouvante dans les yeux.

– As-tu payé ? me demanda Pierre que je croisai en entrant.

– Non. Je n'ai trouvé personne.

– Tiens, c'est drôle ! Mais pourquoi as-tu couru ? Tu en es toute rouge.

– J'ai eu peur, la nuit venait, murmurai-je gênée par mon mensonge.

– Tu avais encore le temps, c'est absurde que de s'effrayer ainsi !

Il murmura encore quelques mots et me laissa tranquille.

XIX

Ma mère venait me voir plus souvent qu'avant, sous le prétexte de m'aider à confectionner la petite layette de mon futur bébé.

Depuis quelques mois, je la trouvais changée et quoiqu'elle n'eût jamais été bien causante, elle restait à présent silencieuse de longs moments. Souvent aussi, elle me regardait avec insistance, et il me semblait qu'au fond de ses prunelles grises, il y avait une petite lueur de tristesse.

Je ne l'interrogeais pas, nous n'avions jamais été communicatives l'une envers l'autre et une gêne existait entre nous ; la plupart du temps, nos causeries s'en ressentaient et restaient sans intérêt.

Un matin, ma mère arriva bien plus tôt que de coutume. Elle avait la figure défaite comme si elle eût passé la nuit à veiller et à pleurer : son visage était bouleversé.

À peine entrée, elle m'examina attentivement et parut ensuite soulagée.

– Qu'avez-vous donc, maman ? lui demandai-je.

– Rien, rien, dit-elle vivement.

Elle s'empressa de m'aider à l'ouvrage pour me donner le change, mais je sentais son regard sans cesse fixé sur moi. À chaque personne qui entra, elle frissonnait et semblait redouter les paroles que les gens échangeaient avec moi.

Je m'irritai, dans mon for intérieur, de ne point deviner les motifs de son trouble ; aucun doute ne m'était permis : ma mère n'était pas dans son état habituel et j'en étais la cause.

J'avais dressé coquettement la table, et, chose que je faisais rarement, l'avais ornée de fleurs.

Quand Pierre entra, ma mère eut comme un geste apeuré. Pourtant, il paraissait gai... trop gai peut-être et son regard brillait d'une joie mauvaise.

Au moment où j'apportais sur la table un plat de petits pois, il me dit brusquement, sans aucun

ménagement.

– Tu connais la nouvelle ? Jean Ménard est mort cette nuit.

Je laissai tomber le plat que je tenais.

– Jean est mort, répétais-je, frappée au cœur.

Tournoyant sur moi-même, je tombai lourdement par terre.

– Malheureux ! vous m’avez tué ma fille !

J’entendis encore ce cri de ma mère et ce fut tout. J’étais évanouie.

XX

Quand je revins à moi, j'avais une forte fièvre et je délirais, n'ayant qu'un mot – je l'ai su depuis – sur les lèvres, celui de Jean.

Pendant deux mois, je fus entre la mort et la vie, mon état d'autant plus grave, que mon émotion avait déterminé un accouchement prématuré.

J'avais mis au monde un garçon si chétif, et moi-même était si faible que longtemps on pensa que la mère et l'enfant feraient connaissance de la tombe.

Cependant, mon heure n'était pas encore venue ; la mort ne voulait ni de mon fils, ni de moi.

Ma mère m'avait soignée avec un dévouement dont une mère seule est capable ; et farouche dans sa tâche, elle n'avait voulu personne d'autre

à mon chevet. Elle avait éloigné jusqu'à mon mari, ne permettant à celui-ci que de me regarder de loin et sans franchir le seuil de ma chambre.

Les paroles insensées d'amour, de haine et de vengeance que ma bouche inconsciente prononçât, ma mère fut seule à les recueillir, et je suis sûre que souvent ce dut être pour elle un martyre que de les entendre et l'expiation qu'autrefois Jean lui avait prédite.

En recouvrant la raison, je retrouvai la mémoire et la phrase de Pierre : « Jean Ménard est mort cette nuit », me parut avoir été prononcée le jour même. Je souffris autant que si je n'eusse pas été malade. Faible comme je l'étais, je n'avais pas la force de dissimuler mon chagrin et ma mère fut témoin de mes pleurs et de mes peines. Elle se taisait, sentant l'inutilité de ses consolations et ne pouvant pas, non plus, me parler d'un autre homme que de mon mari.

Pourtant, un jour, je la forçai à sortir de sa réserve.

– De quoi Jean est-il mort ?

Elle sursauta.

– Ne parlons pas de ça, répondit-elle.

– Je l’avais vu quelques jours avant et il n’était pas malade, continuai-je obstinément.

– Il a été enlevé en quelques jours par une fluxion de poitrine. Tais-toi à présent.

Je me mis à pleurer sans souci de son adjuration.

– Et, sans doute, vous saviez qu’il était malade, et vous ne me l’avez pas dit !

– À quoi bon ! répondit-elle, se déterminant à me laisser parler.

– J’aurais été vers lui. Jamais je n’aurais voulu qu’il partit sans m’avoir revu.

– Ma pauvre enfant, tu oublies qu’il était marié et que toi-même...

– Est-ce que sa femme comptait ? Est-ce que Pierre était quelque chose quand il s’agissait de lui et de moi ?... Ma présence à son chevet l’eût peut-être sauvé.

– Hélas ! il était si faible, si épuisé, qu’il n’a

pas lutté bien longtemps contre la mort.

Ma mère parlait très bas, d'une voix enrouée ; je ne compris pas qu'elle aussi était terrassée par le décès de Jean dont elle se sentait presque la cause, et je m'écriai, avec un accent de poignant désespoir :

– Mon Dieu, pourquoi donc ne l'ai-je pas suivi, quand il m'a demandé de partir avec lui ? Il vivrait encore. Tandis qu'à présent... Ah, je veux mourir moi aussi, être à lui dans la mort, puisque la vie nous a séparés.

– Je suis ta mère, Suzanne ; je t'en prie, ne parle pas ainsi, me supplia-t-elle le visage bouleversé... Si tu partais, que ferais-je, moi qui n'ai plus que toi. Et ton fils ! Le devoir t'ordonne d'oublier le passé et de vivre pour ton enfant et ton mari.

– Oui, c'est ça, criai-je en me tournant vers la muraille ; pas le droit ni d'aimer, ni de parler, ni même de penser, et tout ça parce que je suis la femme d'un homme que je déteste et à qui j'ai été mariée de force !

Je sanglotais éperdument. Ma mère se pencha sur mon lit et m'attira contre son cœur, me disant avec une douleur muette, si profonde que je sentis alors son mal :

– Ma Suzanne, tais-toi. Tu fais pleurer ta mère.

Je passai mes bras autour de son cou et, pour la première fois, nous nous comprîmes vraiment ; je pleurais sur son épaule et ses larmes à elle venaient mouiller mon cou.

XXI

– Maman, je veux aller à l'église de Calleville, accompagnez-moi, demandai-je, un matin, à ma mère, quand je fus remise sur pied.

– Pourquoi, à Calleville ? fit Pierre qui était présent.

Je rougis un peu et, avec hésitation, je répondis :

– Parce que c'est là que j'ai appris toute jeune à prier Dieu, et c'est là que je veux aller le remercier de ma guérison et lui présenter mon petit garçon.

Il haussa les épaules.

– En voilà une idée !

– Ton désir est tout naturel, Suzanne, se hâta de dire ma mère. Demain matin, nous irons y entendre la messe ensemble. Je prendrai Zélie avec moi – elle avait encore cette servante – et

elle tiendra le petit.

Je la remerciai de ton intervention par un regard de gratitude.

Le lendemain, je revis la petite église où s'était ébauché mon roman avec Jean, où deux mariages s'étaient célébrés et où on avait chanté pour lui l'office des morts.

Je surpris les yeux de Zélie souvent fixés sur moi pendant le Saint-Sacrifice ; elle paraissait péniblement étonnée des ravages que la maladie avait apportés sur mon physique ; mon visage était émacié, mes lèvres pâlies, mes yeux cernés de noir brillaient d'un feu étrange, avec quelque chose d'égaré dans le regard. J'étais si maigre à présent que ma jupe flottait, lâche, autour de mes hanches, et les plis de mon corsage accusaient mieux encore la disparition de mes formes opulentes de jadis.

J'entendis ces mots de Zélie à ma mère, quoiqu'elle les eût prononcés très bas :

— Comme Suzanne est changée ! Il n'en reste plus !

Je me tournai vers elle et la regardai avec un triste sourire – un sourire si triste qu'elle en frissonna.

– Dieu aurait mieux fait de me prendre tout-à-fait.

Ma mère joignit les mains et ses yeux se posèrent sur le Christ d'argent qui surmontait l'autel, et je vis de grosses larmes rouler sur ses joues ; alors, baissant la tête, je me mis à prier.

Après la messe, je me levai :

– Attendez-moi là, maman, je vais revenir dans quelques minutes.

Elle soupira et, d'un signe de tête approuvatif, me laissa libre d'agir.

Je glissai sans bruit sur les dalles de l'église et, étant sortie, je me dirigeai à travers les tombes, cherchant celle de Jean.

L'ayant trouvée, je m'y agenouillai, et, telle qu'une veuve éplorée, je parlai à l'aimé à travers la pierre, lui demandant pardon d'avoir résisté à son désir de fuite, m'accusant de sa mort et le suppliant de venir me chercher.

Le temps passait et je restais agenouillée, oubliant tout ce qui n'était pas lui et moi. Une forte brise inclinait les verts cyprès sur la tombe grise, et leur feuillage, fouettant la croix, semblait pleurer avec moi cet être qui n'était plus. Dans le ciel bleu, de gros nuages sombres s'étaient formés et cachaient le soleil qui ajoutait, par son absence, une note de plus à la tristesse des choses.

Soudain, une main brutale s'abattit sur mon épaule.

– Misérable femme ! que fais-tu là ?

Je tournai la tête et devins livide. Pierre était là, et ses yeux, injectés de sang, lançaient de sombres flammes.

– Je suis coupable, lui dis-je. Mon crime est aussi grand en pensées qu'en actions. Tuez-moi, vous en avez le droit.

L'instant était si grave que je n'osais plus le tutoyer ; cependant, tout en reconnaissant mes torts, je ne les excusais pas.

Il leva son poing menaçant et allait l'abattre

sur ma tête, quand ma mère, arrivant, se cramponna à lui et le repoussa avec la force d'une lionne qui défend ses petits.

Se plaçant entre lui et moi, elle étendit les bras pour mieux me protéger.

– Ne touchez pas à ma fille, elle a assez souffert ! Pouvez-vous être jaloux d'un mort ?

– Ce mort vivait encore, il y a trois mois, répondit-il durement, sans fléchir.

– Eût-il vécu hier, il n'en est pas moins mort. Allez-vous en, Pierre, et si vous le voulez, je puis garder ma fille.

Il eut un sourd grognement.

– Non, s'écria-t-il, tant que ma femme vivra, elle habitera mon toit. Je ne veux pas être la risée du pays.

– Suzanne fut ma fille avant d'être votre femme ; si je la laisse retourner avec vous, soyez généreux et ne la frappez pas.

– C'est affaire entre elle et moi.

Il repoussa violemment ma mère.

– Allons, viens, tu ne vas pas rester là, me dit-il en me serrant brutalement le bras pour m'aider à me relever, car j'étais restée agenouillée.

Il m'entraîna vers la voiture, arrêtée à quelques mètres de l'église. Avant d'y monter, je m'élançai au cou de ma mère et l'embrassai fortement. Elle venait de renier tous les principes de sa vie, en me protégeant, moi coupable, contre la colère légitime du maître qu'elle-même m'avait choisi.

Dans la voiture qui nous reconduisait chez nous, nous n'échangeâmes pas un mot, Pierre et moi, et, à ma grande surprise, il ne me brutalisa pas à la maison ; seulement, à partir de ce jour, nos rapports furent de plus en plus pénibles. À la moindre chose, mon mari me lançait au visage quelque méchante parole au sujet de Jean.

J'en pris vite mon parti et, quoique ce fussent autant de coups d'épingles qui labouraient mon cœur, je ne répondis à aucune de ses ironies. D'ailleurs, tout bonheur était fini désormais pour moi ; ma vie était à jamais brisée. J'éprouvais une sensation de vide insurmontable, de dégoût

démoralisant et, sans avoir le courage de réagir contre la morne tristesse qui m'étreignait, je m'enfermai dans ma douleur, y trouvant une certaine volupté à en savourer toutes les phases, et négligeant ma santé avec l'idée fixe de disparaître. Ma mère, effrayée de ma faiblesse, venait me voir presque chaque jour. Elle essayait de relever mon courage, de m'intéresser à quelque travail agréable ou encore m'emmenait avec elle dans toutes ses courses et me forçait à sortir pour promener mon bébé.

J'obéissais, docile à tout ce qu'elle voulait, avec une indifférence qui la figeait. Elle constatait avec épouvante que je devenais de plus en plus diaphane, et, quand à travers les verts sapins de notre allée, je marchais silencieuse, le buste penché en avant, elle croyait voir une ombre qui déjà ne tenait plus à la terre que par quelques liens bien menus.

Je serais morte, sans doute, si Dieu, prenant en pitié les larmes et les prières maternelles, ne m'avait envoyé le dérivatif nécessaire à mes peines.

XXII

Nous étions dans les premiers jours d'octobre et le froid, venant plus tôt que de coutume, sévissait sur la campagne. Les feuilles sèches couvraient l'herbe rase et le vent passait en sifflant à travers les branches dénudées.

Nous continuions de sortir – mais en le vêtant bien – mon petit garçon, vers le milieu de la journée, aux heures les moins froides, le médecin nous l'ayant prescrit à cause de sa débilité native.

Un soir, à la suite de sa promenade, il toussa et fut méchant.

– Un peu de froid, disait ma mère ; demain, il n'y paraîtra pas.

Le lendemain matin, en effet, il semblait gai et rien ne faisait prévoir qu'il dût être malade ; mais, l'après-midi, une forte fièvre le prit et le docteur, consulté en toute hâte, hocha la tête

gravement.

– Est-ce sérieux, lui demanda ma mère ?

– Heu ! on ne peut encore savoir. Sa gorge m'inquiète, répondit-il.

– Que craignez-vous donc ?

– Bien des choses. Il est si faible.

Il se tourna vers moi et m'examina en silence.

– La mère n'est guère solide non plus, dit-il ensuite.

Je vis maman se reculer dans l'ombre et se mettre à pleurer. Il comprit qu'il venait d'effleurer un sujet pénible et n'insista pas.

– Faites prendre au bébé quelques cuillerées de sirop, lavez-lui la gorge et soutenez-le avec un peu de champagne coupé d'eau.

J'entendis ces paroles dans un songe, je ne croyais pas mon enfant sérieusement malade et ma pensée était absente, mes yeux restaient élargis, voilés, comme le ciel un jour de pluie, et quand je parlais d'une voix déjà lointaine, mes phrases étaient courtes, hachées, dites avec

lassitude.

Mais bientôt, autour du berceau, un mot circula, un mot qui jette la terreur dans le cœur des mères et les rend capables des plus héroïques dévouements.

À voix basse, on parlait du « croup », de l'effroyable maladie qui tuait les neuf dixièmes de ceux qu'elle attaquait ! À ce moment-là, le sérum n'était pas encore découvert. Il n'en était même pas question.

Mon bébé reposait, la figure rouge et convulsée, sur les blancs oreillers ; un sifflement court et aigu sortait péniblement de sa bouche entrouverte. Je tenais dans ma main sa petite menotte brûlante, et ses yeux, tournés vers moi, semblaient me supplier de lui enlever son mal.

Alors, sous le regard de ce petit ange, devant ses souffrances, je sortis enfin de ma longue apathie, un peu de fièvre colora mes joues et je redevins la femme forte que j'avais été... que Jean avait aimé. L'amour maternel prenait brusquement possession de mon âme et me faisait oublier tout ce qui n'était pas mon fils. Mon fils

qu'il fallait arracher à la serre vorace qui le tenait !

Auprès du blanc berceau, je passai de longues heures, le cœur broyé d'inquiétude, méprisant la fatigue, repoussant tous ceux qui voulaient m'en arracher et me forcer à prendre du repos.

Le mal empirait et le médecin pourtant hésitait à agir. Le danger de contamination était si grand qu'il avait le droit de reculer devant ce dévouement.

Penché sur le petit malade, le visage un peu pâle, il restait irrésolu. J'appuyai ma main sur son bras.

– Docteur, faite l'incision, ce sera moi qui soulagerai mon fils.

– Faible comme vous êtes, ce serait la mort certaine.

– Eh, que vous importe ! si mon heure est venue, pouvez-vous la changer ?

Il ne répondit pas.

Je comprenais fort bien son recul en cette occasion.

Encore jeune, ayant tout un avenir devant lui, marié à une femme charmante, père de cinq petits enfants, il pouvait, il avait le droit d'hésiter. Mais pourquoi ne m'acceptait-il pas, moi dont la vie était moins précieuse que celle de mon fils qui entrait au monde, alors que j'en connaissais déjà toutes les amertumes et que ma mort eût été un vrai soulagement ?...

Je joignis les mains et le suppliai ardemment. Ma mère voulut s'interposer et prendre ma place, je la repoussai.

– Vous avez toujours affirmé hautement vos droits sur moi. Laissez-moi aujourd'hui ne vous en céder aucun sur mon enfant.

– Cependant...

– N'insistez pas, maman, vous me feriez dire des choses que je regretterais ensuite.

Elle blêmit et se tut. Dans l'état d'agitation où j'étais, elle me sentit capable de prononcer « ces choses » et elle n'avait pas le courage de les affronter.

Le médecin agit enfin et j'aspirai la membrane

funeste.

Notre petit malade parut soulagé presque aussitôt. Le ciel prenait pitié de moi et ne m'accablait pas. Mon enfant guérit et je ne fus pas malade ; au contraire, cette secousse m'avait sauvée de moi-même, je voulais vivre à présent pour mon fils.

XXIII

– Dans quinze jours, on va vendre chez la femme Ménard, m'avait dit Pierre en ricanant le midi, au déjeuner. Elle a des dettes de tous les côtés. Son fainéant de mari ne lui a pas laissé une jolie situation.

Je n'avais pas répondu : Pierre pouvait vraiment parler des autres, lui qui était ivre tous les jours et passait sa vie à rouler de cabaret en cabaret.

– Combien doit donc la veuve de Jean Ménard, pour qu'on la vende judiciairement ? demandai-je d'un ton indifférent à ma servante.

– On parle de huit cents francs, me répondit cette fille.

– Huit cent francs, ce n'est pas énorme !

– Encore faut-il les avoir. Son mari lui avait pourtant laissé une ferme en bon état, mais elle ne

s'y connaît guère et, de plus, la récolte a été mauvaise ; ses vaches ont eu la « cocotte »¹, elles ont été mal soignées et presque toutes sont mortes. Ce qui fait, qu'en dix mois (dix mois déjà que Jean n'était plus) elle a tout mangé et a encore trouvé le moyen de faire des dettes.

– Elle est à plaindre.

– Dame, oui ! surtout qu'elle a un enfant.

Cette position précaire de la femme de Jean, et surtout à cause de l'enfant, m'obséda le restant de la journée. Si j'avais eu la somme nécessaire pour arrêter les poursuites, je la lui aurais envoyée. Malheureusement, je ne l'avais pas. J'avais habitué Pierre à lui rendre des comptes et à ne jamais garder un sou pour moi et, ce jour-la, je le regrettai bien.

À force de ruses, j'aurais pu détourner une centaine de francs, mais qu'est-ce que cela eût été dans la circonstance. Une goutte d'eau qui n'eût pas empêché le malheur ; et, d'ailleurs, cela eût demandé bien trop longtemps.

¹ Fièvre aphteuse.

La nuit, je dormis mal. J'eus un affreux cauchemar dans lequel Jean m'apparut. Je le voyais me regarder d'un œil triste, et comme je m'élançais vers lui, il me repoussait et me montrait sa femme et son enfant que de grands diables noirs emportaient. Parmi ceux-ci, je reconnaissais plusieurs habitants du pays, à qui la malheureuse Marie devait de l'argent. À nouveau, je voulais rejoindre Jean, mais il s'enfuyait à mon approche, et quoi que je fisse pour le suivre, une force invisible me rejetait en arrière. Lorsqu'il eut disparu, je me vis aussitôt entourée par une bande grimaçante d'hommes de loi qui dansaient autour de moi une sarabande infernale. J'eus si peur que je m'éveillai, et je respirai, soulagée, en me retrouvant dans mon lit.

Seulement, je ne pus me rendormir ; l'image pâle de Jean restait à ma mémoire et je résolus d'essayer une tentative auprès de ma mère en faveur de sa veuve.

Je profitai de la première absence de mon mari pour faire atteler ma voiture et courir chez ma mère, sans grand espoir de réussite dans mon

entreprise ; je savais combien elle était parcimonieuse.

– Tu es seule, fit-elle surprise en me voyant entrer.

– Pierre est sorti et j’en ai profité pour venir vous voir, dis-je précipitamment.

– Qu’as-tu donc de si pressé à me dire ?

J’eus une hésitation devant l’énormité de ma demande.

– J’ai quelque chose à vous demander, balbutiai-je, la voix enrouée.

Son regard m’interrogea. Je toussai pour m’éclaircir le gosier sans grand succès.

– Je voudrais que vous me prêtiez huit cents francs.

Je m’attendais à voir ma mère bondir à mes paroles. Il n’en fut rien.

– Combien dis-tu ?

– Huit cents francs... Je vous en prie, ne me refusez pas.

Je tombai à genoux en l’implorant, les mains

jointes.

Elle m'examinait en silence, hochant la tête tristement.

– Huit cents francs ! dit-elle comme en un songe... pour sauver sa femme.

Je baissai la tête, ne pouvant avouer et ne voulant pas nier, un peu étonnée de sa divination.

Elle s'absenta quelques minutes, pendant lesquelles mon cœur angoissé battait fortement.

Elle revint bientôt et me tendit une petite liasse de billets bleus.

– Voici la somme.

– Oh ! ma mère, merci.

– Elle posa sa main sur ma tête et me dit :

– Fais-en ce que tu veux et quand tu en auras encore besoin, adresse-toi toujours à moi.

– Vous êtes bonne, maman, m'écriai-je avec conviction et, saisissant le bas de sa robe, je le baisai respectueusement.

Elle me releva et m'embrassa frénétiquement.

– Tu es sublime, toi, ma fille.

Soudain, elle éclata en sanglots convulsifs et s'enfuit dans sa chambre.

Je n'osai pas l'y suivre, et, comme j'avais encore une course à faire avant de rentrer, je remontai en voiture et me dirigeai vers le presbytère.

– Monsieur le curé est-il chez lui ? m'informai-je auprès d'une femme qui récurait des marmites avec du sable, dans le jardin de celui-ci.

– Oui, madame.

– Me voici, dit celui que je cherchais, en s'avançant vers moi.

C'était le même qui avait béni mon mariage. Autrefois, on changeait moins souvent qu'à présent les pasteurs du pays ; aussi ils connaissaient si bien leurs paroissiens, qu'ils devenaient les véritables amis de chacun.

– Je désire vous parler, monsieur le curé.

– Venez, mon enfant.

Il m'introduisit dans une petite pièce qui devait lui servir, tour à tour, d'oratoire, de cabinet de travail et de pièce de réception, à en juger par les meubles disparates dont elle était ornée.

– Que me voulez-vous ? dit-il quand je fus assise.

– Je viens vous prier de faire parvenir cette somme à la veuve Ménard, et ceci dans le plus grand mystère. Je désire que mon nom ne soit pas prononcé, et que ce don reste ignoré de tous.

Sur le visage de mon interlocuteur une gravité onctueuse se répandit.

– Votre mari est-il au courant de la visite que vous me faites ?

– Non, il ignore tout, et ma présence ici et l'argent que je vous apporte.

– Dans ce cas, mon enfant, je ne puis faire ce que vous me demandez.

– Pourquoi ?

– Parce qu'une femme mariée n'a pas le droit de disposer d'une aussi forte somme sans l'autorisation de son mari ; même quand il s'agit

d'une bonne action.

– Mais cet argent n'est pas le sien.

– Où l'avez-vous donc pris ?

Son regard était sévère, mais je ne m'en troublai pas.

– C'est ma mère qui vient de me le donner, avec la liberté d'en disposer à mon gré.

Il sourit, rasséréiné.

– C'est différent, alors !

Il prit les billets que je lui tendais et les mit dans une enveloppe qu'il cacheta.

– Vous voulez donc payer les dettes de cette femme ?

– Empêcher surtout qu'on ne vende ses biens, oh ! oui.

– C'est beau cela, elle ne vous est rien.

– Elle était « sa femme », murmurai-je, les yeux brusquement noyés de larmes.

Il posa un doigt sur mes lèvres.

– Chut, mon enfant ! Il est certains mots qu'on ne doit pas prononcer. Allez en paix, maintenant, votre commission sera faite.

XXIV

On fut bien surpris dans le pays d'apprendre que la veuve Ménard avait trouvé de l'argent pour payer tout ce qu'elle devait, mais le plus étonné de tous fut mon mari.

– Elle a une chance incroyable, me dit-il rageur. C'est demain qu'on devait la vendre et elle trouve moyen d'arrêter la petite exécution.

Pour la première fois depuis longtemps j'eus un sourire qui n'était pas amer.

Je continuai par la suite, toujours avec le même mystère, à aider la femme de Jean, et je crois bien que sans moi, elle n'eût pu conserver longtemps son exploitation agricole, même après l'envoi de mon premier secours, tant elle s'entendait peu aux affaires.

J'éprouvais une satisfaction à la rencontrer et à lui parler, surtout lorsqu'elle était accompagnée

de sa petite fille. Celle-ci en grandissant devenait superbe et sa mère avait dit vrai, elle ressemblait à Jean. Aussi, je ne laissais jamais passer l'occasion de la prendre dans mes bras et de l'embrasser, et l'enfant se familiarisant vite, accourut bientôt à ma rencontre dès qu'elle m'apercevait.

On peut trouver étrange l'intérêt que je portais à la veuve de Jean, alors qu'il paraît tout naturel que j'eusse eu de l'éloignement – j'allais dire jalousie ou répulsion – pour tout ce qui avait occupé sa vie en dehors de moi. Mais à me replier sur moi même pendant si longtemps, j'avais beaucoup réfléchi. Mes idées étaient larges et tendaient à s'élever vers la charité chrétienne, si belle dans son infinie étendue, il y a des âmes qui aiment le sacrifice d'ailleurs, et je crois bien que la mienne fut du nombre ; c'est ainsi qu'à partir de cette époque, on me vit souvent au chevet des malades, ou en tournée chez les malheureux du pays pour leur porter quelque secours. Et entre mon fils et mes pauvres, j'oubliai un peu toutes mes infortunes.

Quand je me sentais lâche, que j'étais oppressée par les pénibles souvenirs qui m'assaillaient, ou encore quand Pierre avait été brutal avec moi, je courais prendre mon petit garçon dans mes bras et je le couvrais de baisers brûlants. Alors son sourire mettait un peu de baume sur mes blessures, et une visite à un de mes protégés achevait la guérison.

Ma mère était dans ce temps-ci beaucoup plus à plaindre que moi, ses yeux s'étaient ouverts et sa conscience lui reprochait d'avoir gâché ma vie. Elle devenait indifférente à tout ce qu'elle avait prôné, l'argent, la vanité ne lui souriaient plus guère.

Lorsqu'elle se trouvait en face de moi, elle éprouvait quelque honte et ressemblant fort à de la gêne, surtout lorsqu'elle voyait mes yeux fixés vaguement au loin, ou qu'elle me parlait et que, toute à mes pensées, je ne l'entendais pas. Sa seule consolation était de me voir penchée sur le berceau de mon fils ; elle comprenait qu'alors le cœur de la mère endormait pour un moment le cœur de la femme.

De tous les sentiments humains, le remords est le plus douloureux, il vous poursuit nuit et jour, ne vous laissant jamais un moment de répit. Elle en connut tous les tourments quand Pierre me brutalisait, quand, en allant à Calleville, elle me voyait tourner les yeux vers le cimetière, quand le seul nom de Jean me faisait verser des larmes.

Malheureusement, je ne devinai pas l'état d'esprit de ma mère et souvent je dus lui faire de la peine sans le vouloir. Si j'avais compris sa douleur, je lui aurais épargné de me voir si triste, et, devant elle, j'aurais affecté la gaieté, quand bien même mon cœur en eût été plus lourd encore.

XXV

Un matin, j'attendis en vain ma mère qui devait venir avec moi à Saint-Victor, visiter une vieille parente de mon mari.

Vers midi, je vis arriver Zélie, le visage animé par sa course rapide.

– Quelle nouvelle m'apportes-tu de maman ? D'où vient qu'elle ne soit pas venue ? lui demandai-je en la voyant.

– La maîtresse est malade, répondit laconiquement la servante.

– Malade... maman est malade ? Mais hier...

– Vous ne vous en étiez donc pas aperçue ? Il y a longtemps qu'elle traîne ; elle se faisait tant de mal, aussi !...

– En effet, elle était drôle depuis quelque temps, mais elle ne me parlait jamais de ce qui l'obsédait.

– Dame, c’était difficile de vous le dire, on avoue rarement qu’on s’est trompé, et puis, bah ! ça n’aurait pas changé grand-chose à ce qui est.

Je regardai Zélie avec un peu d’étonnement. Ses phrases amphigouriques. – phrases chères aux Normands – ne signifiaient pas grand-chose.

– Monte avec moi à ma chambre : pendant que je m’habillerai, tu me raconteras tout ce que tu sais.

Elle me suivit et, s’étant assise près de la fenêtre, elle croisa ses mains sur ses genoux et se mit à examiner partout autour d’elle.

– Êtes-vous heureuse, Suzanne, d’avoir une armoire à glace, comme il y en a dans les châteaux.

– Laisse-là mes meubles, voilà plus de cinquante fois que tu viens dans ma chambre, l’occasion de les contempler ne t’a donc pas manqué. Dis-moi plutôt qu’est-ce que maman a.

– La maîtresse a voulu se lever malgré sa faiblesse et elle est tombée dans la cuisine. Nous avons eu du mal, l’autre servante et moi, à la

déshabiller et à la remettre au lit.

– Alors, c’est une syncope qui peut-être n’aura pas de suite.

– Heu ! Je le souhaite, mais j’en doute... La maîtresse est malade pour longtemps.

– Mon Dieu ! As-tu vu le médecin ?

– Oui, il est venu.

– Qu’est-ce qu’il dit ?

– Pas grand-chose, couci, couca.

– Mais encore ?

– C’est tout ce qu’il a dit !

– Il n’a pas dû se creuser la cervelle pour formuler ce diagnostic, m’écriai-je impatientée par les réticences de Zélie.

– Ne vous fâchez pas, Suzanne, me dit cette fille tranquillement ; vous aurez cent fois l’occasion de le faire en soignant votre mère, car je suppose que vous allez rester près d’elle... à moins que Pierre...

– Sois sans crainte. Pierre dira ce qu’il voudra ; ma mère est malade, je ne la quitterai

pas.

Nous partîmes après que j'eus prévenu mon mari et donné quelques ordres à ma servante, et lui eus recommandé surtout de m'amener mon fils le lendemain, si je ne rentrais pas le soir.

Ma mère était bien plus malade que je ne le supposais, et je compris pourquoi Zélie avait été si ambigüe dans ses réponses. Ce fut mon tour de m'installer à son chevet ; mais bientôt je compris l'inutilité de mes soins : la mort l'avait désignée pour être une de ses prochaines victimes.

Je n'eus pas le temps de m'appesantir sur l'immense vide que ce nouveau deuil creuserait autour de moi ; les événements se précipitaient.

Je me souviens encore de la douloureuse journée qui marqua la dernière étape de ma mère sur la terre. La pluie tombait au dehors par averses de temps en temps, de longs éclairs en zig-zag sillonnaient les rues et le grondement sourd du tonnerre faisait frissonner tous ceux qui entouraient le lit d'agonie.

Deux heures venaient de sonner au bourg

quand la voix de ma mère coupa le silence :

– Qu'on me laisse avec Suzanne, je veux lui parler.

Sans bruit les assistants quittèrent la chambre et devinant ce qu'elle allait me dire, je refoulai mes larmes et rapprochai ma chaise de la tête du lit.

– Suzanne, donne-moi ta main et ne m'interromps pas. Je veux t'ouvrir mon cœur.

Je retins mon souffle pour mieux entendre la voix chère, dont les intonations étaient déjà si basses.

– Ma fille, continua ma mère, je fus une grande coupable en te forçant à un mariage qui te répugnait, et d'autant plus coupable que je savais combien tu aimais un autre homme que celui que je te donnais.

Je voulus l'arrêter : d'un geste, elle m'imposa le silence.

– C'est par un stupide orgueil que je te voulais la femme de Pierre ; j'étais partie de bas et je te voulais riche. Au surplus, je croyais à cette sottise

chose que l'argent remplace tout et qu'en en ayant, tu te consolerais vivement. L'avenir me prouva mon erreur mais je ne compris réellement tout l'ignoble de ma conduite que quand je vous vis, Jean et toi. Si nobles dans votre douleur, souffrant l'un pour l'autre sans faiblesse, sans vous départir de ce qui était vos devoirs. Les brutalités de Pierre envers toi et la grande bonté de Jean pour tous, m'ouvrirent aussi les yeux. Je fus ton bourreau, ma pauvre Suzanne, et tu fus ma victime douce et résignée... Combien de fois as-tu dû me maudire !...

– Non, ma mère, jamais ; même dans mes jours de profond désespoir, je ne vous ai pas accusée.

Elle hocha la tête douloureusement.

– Si... je sais bien que le contraire n'était pas possible... Tu m'en as voulu. Je m'en souviens ; tu me fuyais comme si j'avais été ton ennemie ; dans tes pensées, tu me mettais au même rang que Pierre... et tu avais raison ! J'ai été mauvaise mère.

Je pressai sa main et la portai à mes lèvres.

– Je vous en prie, maman, ne dites pas ces choses... Vous avez cru bien faire et votre seul tort est de vous être trompée.

– Trompée ! ah ! si ce n'était que cela ! Mais toi, pourquoi m'as-tu obéi, alors ?

– Vous m'auriez maudite si je ne l'avais pas fait, et puis... c'était mon devoir.

– Ton devoir ?... Je t'aurai maudite, peut-être mais je n'aurai pas connu le remords par la suite.

– C'eût été moi qui l'eusse ressenti, maman. Le quatrième commandement qui émane de Dieu même, est absolu dans sa clarté et n'admet pas la moindre interprétation à côté, pas plus qu'aucune exception. En vous obéissant, je n'ai fait que mon devoir et le ciel m'aurait puni si j'avais agi autrement.

– Alors, moi, comment me juges-tu ?... me demanda-t-elle faiblement.

– Comme l'instrument dont s'est servie la Providence pour m'éprouver.

– Je voudrais te croire... Mais non, ne m'abuse pas. Rein ne peut atténuer mes torts, ils sont trop

grands pour cela et pour que Dieu me les pardonne, lui qui les jugera dans son intégralité, je veux que toi-même tu m'aies absoute d'avance.

Ma mère se souleva péniblement sur sa couche. Un éclair illumina la chambre et je vis ses yeux tout brillants de larmes.

– Ma fille, continua-t-elle, ta mère te demande pardon de t'avoir tant fait souffrir. C'est dur pour une mère d'implorer son enfant, et pourtant, je voudrais avoir la force de me traîner à tes genoux.

Je me dressai et l'entourai de mes deux bras en sanglotant éperdument.

– Assez, assez, maman ! Vous n'avez pas à vous excuser.

– Si, si, répéta-t-elle avec exaltation. Je veux que ta bouche prononce les paroles de paix, afin que quand Dieu me demandera ce que j'ai fait de l'enfant qu'il m'avait confiée, je puisse lui répondre que tu m'as pardonné.

Je ne pouvais me résoudre à faire ce qu'elle

me demandait, mais elle retomba si faible sur ses oreillers, pâlie par tant d'efforts, que je m'écriai, le cœur broyé :

– Je vous aime, ma mère ; je vous ai toujours aimée et je supplie le ciel de vous pardonner comme... comme je le fais moi-même, pour les torts que vous croyez avoir eus envers moi.

Une douce sérénité se répandit sur son visage et moi complètement bouleversée par cette scène, je tombai à genoux devant elle et cachai ma figure dans ses draps.

Elle posa sa main exsangue sur ma tête.

– Ma Suzanne, je ne t'ai pas tout dit... Tu viens de me pardonner comme Jean Ménard l'a fait... Je l'ai vu avant qu'il ne meure ; il m'avait fait demander, ajouta-t-elle lentement.

J'ignorais cette circonstance, et mon souffle, soudain arrêté, oubliant l'heure et le lieu, mes yeux interrogèrent ma mère.

– Je l'ai vu, reprit-elle tout bas. Il m'a confié une lettre à te remettre, et, sachant combien la chose était délicate, il m'a laissée libre de la

détruire.

– Vous l’avez brûlée ! bégayai-je, angoissée.

– Non. Dans cette lettre, il te faisait ses derniers adieux et te recommandait de protéger sa fille. Comme je savais que rien ne pressait, je l’ai gardée. Elle est là, sous mon oreiller... la voilà, je te la remets.

Je saisis le papier, avide de le lire, mais ma mère posa sa main sur la mienne pour calmer mon ardeur.

– Non, pas tout de suite... Tu en prendras connaissance quand je ne serai plus là. Si près du tombeau, mon âme est détachée des vains préjugés d’ici-bas, je vois plus clairement le néant de nos lois humaines, et c’est pour cela que je te remets à toi, la femme de Pierre, la lettre d’adieu que t’a envoyée « l’autre », l’autre, qui peut-être aux yeux de Dieu, te touche d’aussi près que Pierre. Si le monde savait que j’ai servi d’intermédiaire, il crierait au sacrilège : une mère accepter pareille chose ! Peu m’importe... pourtant, je préfère ne plus être là quand tu la liras.

– Je ferai ce que vous voudrez ma mère, répondis-je en serrant précieusement dans mon corsage la lettre de Jean.

Les yeux de ma mère se fermèrent un long moment, et quand elle les rouvrit, elle vit mon regard anxieux fixé sur elle. Elle devina les questions que je n'osai poser.

– Tu veux savoir quelque chose, fit-elle faiblement.

– Je crains de vous fatiguer.

– Interroge-moi...

– Comment Jean est-il mort ? murmurai-je en rougissant d'oser revenir là-dessus.

– Comme il avait vécu... tout aussi noblement... en prononçant ton nom.

– Quoi ? devant sa femme ?

– La pauvre Marie crut qu'il appelait sa fille et je ne la détrompai pas.

« Plusieurs fois, il a demandé à te voir, mais aussitôt il en comprenait l'impossibilité. »

– Et alors ?

– Alors, s'écria ma mère en se couvrant le visage de ses deux mains... alors j'ai voulu réparer dans la plus large mesure possible tout le mal que je lui avais fait, et je suis allé chercher ton portrait, le seul qui me reste de toi quand tu étais jeune fille, et je lui ai donné... Oui, c'est moi, moi qui ai fait ça ! Moi aussi, qui, sous divers prétextes, éloignais sa femme pour le laisser libre de te regarder ! J'ignore si j'ai bien fait, j'ai suivi l'impulsion du moment... Ce ne doit pas être mal. Pourtant, le jour me gêne et je voile la face quand j'y pense... Hier, j'ai dit cela en confession à notre chapelain. Il n'a pu que hocher la tête et me répéter par trois fois : « Ma fille, ma pauvre fille, je vous plains ! »

Ma mère se tut, ses dernières paroles avaient été prononcées si bas que je ne les avais saisies qu'avec peine. À présent, elle restait immobile, les yeux fixés sur le Christ d'ébène, accroché le long du mur, aux pieds du lit. Et moi, de mon côté, épouvantée par ce drame qu'elle venait d'évoquer à mon esprit, je ne pus que balbutier ces mots.

– C'est affreux !

L'orage redoublait au dehors et un violent coup de tonnerre ébranla la maison ; je tressaillis, un brouillard couvrit ma vue, mes idées bourdonnèrent en chaos dans ma tête et je roulai par terre, évanouie.

Quand je revins à moi, j'étais sur le lit que j'avais si longtemps occupé avant mon mariage et Pierre était à mes côtés.

– Maman ?... murmurai-je, cherchant autour de moi à me reconnaître.

– Elle est morte, répondit Pierre avec un étrange regard, sous lequel je frissonnai.

– Morte ? répétai-je mettant difficilement de l'ordre dans mes idées. Je veux la voir.

Je me levai péniblement, tout en rattachant mes habits qu'on avait dégrafés pour me donner de l'air.

Tout à coup, je me souvins de la lettre de Jean et dans l'entrebâillement de mon corsage je tâtais fébrilement... Elle n'y était plus ! Une sueur froide couvrit mon corps, et apeurée je regardais

Pierre.

Il avait suivi des yeux mon manège.

– Là, me dit-il en désignant l'âtre où une multitude de petits morceaux blancs me faisant connaître le sort de mon précieux papier.

– Quoi, vous avez osé ! m'écriai-je en pleurant.

– Pourquoi pas ? fit-il narquois.

– C'est ma chère maman qui venait de me la remettre.

– C'est possible. En agissant ainsi, elle a cru bien faire ; mais moi, je n'ai pas outrepassé mon droit.

Je n'insistai pas ; à quoi cela m'eut-il servi, du reste, puisque le mal était irréparable et puis, la douleur de la perte de ma mère dominait tous mes autres sentiments. Je laissai Pierre et, passant dans la chambre voisine, je commençai la veillée mortuaire.

XXVI

Personne ne peut concevoir les abominables violences auxquelles je fus en butte de la part de mon mari lorsque ma mère ne fut plus là pour prendre ma défense.

Pierre était ivre du dimanche au samedi, et les dernières lueurs de sa lourde intelligence commençaient à se perdre dans le fond des bouteilles qu'il absorbait. Il ne restait plus de l'homme que la brute, que l'être sauvage aux instincts abjects. Il avait des colères folles et dans sa stupidité d'ivrogne, il me frappait avec la dernière brutalité.

Je me laissai faire, farouchement, résignée à mon sort.

Souvent, ses coups laissaient des traces sur mon corps, et de longs sillons bleus marbraient ma chair. En cachette, alors, je pensais mes blessures, craignant que quelqu'un ne les vit et

n'ébruitât la chose. J'avais à cœur de dissimuler les violences de mon mari, à cause de mon fils. Ah ! si je n'avais pas eu d'enfant. J'aurais peut-être été moins patiente et je me serais enfuie ; mais mon petit garçon était là qui me retenait près de cet homme infernal. Pour lui, j'endurais tous les mauvais traitements avec résignation, forçant chacun, par mon attitude, à respecter ma muette souffrance.

Mon long et dur martyre finit d'une façon inattendue.

Un vendredi, Pierre revint du marché d'Auvray plus ivre que jamais. Il avait des regards, des gestes insensés. J'essayai de le calmer et l'engageai à se coucher.

Mes prières n'eurent d'autre résultat que de m'attirer quelques taloches et, craignant de l'irriter davantage, je le laissai libre d'agir à sa guise.

Il quitta la maison en titubant, voulant, disait-il, s'assurer si le travail de ses gens était proprement fait.

À travers la cour, il allait décrivant d'innombrables zigzags, tombant, se relevant, les yeux hagards, les vêtements souillés, étalant devant chacun le honteux de son état.

Un quart d'heure à peine venait de s'écouler depuis qu'il avait disparu à mes regards, caché par les grands arbres qui cernaient le moulin, quand un cri horrible retentit, un cri d'angoisse, d'appel, de torture, qui n'avait rien d'humain.

Je sortis affolée et courus dans la direction du moulin, sentant confusément qu'un malheur venait d'arriver. Mes jambes fléchissaient sous moi lorsque j'y arrivai.

Au moment de pénétrer à l'intérieur, un homme de peine en sortait, le visage complètement défait.

– Oh !... madame Latour, qué malheur ! qué malheur !

– Qu'est-il arrivé au maître ?... bégayai-je, pleine d'effroi.

– Qué malheur, qué malheur !... répéta le domestique.

Voyant que je ne tirerais rien de cet homme, j'allais entrer et voir moi-même ce qu'il y avait quand celui-ci me barra le passage.

– Non, madame Latour, n'y allez pas. C'est trop horrible.

– Mais qu'y a-t-il, voyons ! Pour l'amour du ciel, renseignez-moi, vous me faites mourir d'effarement.

– Le maître était « saoul ».

– Je le sais.

– Il était monté là-haut.

– Après, il est tombé et la roue... la roue l'a pris. Il est broyé, dans l'engrenage.

Je m'appuyai au mur, devenue très pâle et prête à défaillir. L'homme resta devant moi, me regardant embarrassé, ne sachant quoi faire pour me porter secours.

Je domptai bientôt mon effroi et je voulus monter pour voir s'il était encore de mon pouvoir de faire quelque chose pour Pierre.

J'entendais au-dessus de ma tête des voix

confuses, des piétinements, et toujours, dominant tout, le bruyant tic-tac du moulin.

Au moment où j'arrivais sur le palier du premier étage, un de nos serviteurs, un jeune gars solide et fortement musclé, s'élança vers moi et me retint à l'entrée.

– La patronne est là, cria-t-il. Il ne faut pas qu'elle voie ; cachez-le !

– Si, je veux le voir. Ma place est près de lui, pour le soigner s'il est blessé, pour l'ensevelir s'il est mort.

– Non, crièrent les autres. Empêchez-la d'avancer. Madame, croyez-nous, descendez !

– Je veux le voir, répétais-je obstinément, en essayant de repousser le domestique. Je veux le voir, vous dis-je.

– Ah ! ma foi, tant pis, fit le jeune homme.

D'un mouvement rapide, il m'enleva dans ses bras, descendit dans la cour, toujours en me portant, et me déposa sur le seuil de ma maison.

– Excusez-moi, madame Latour, me dit-il en ôtant sa casquette, j'ai été obligé d'agir de force.

Soyez raisonnable, donnez-moi quelques draps.
On est allé quérir le maire et le curé.

– Le curé ! Pierre vit encore ! dis-je avec une lueur d'espoir.

– Hélas !... Il est mort sur le coup.

Le prêtre m'envoya sa sœur pour me soutenir dans cette nouvelle épreuve. Ce fut elle qui ensevelit mon mari avec mes deux servantes. Elle m'avait consignée dans ma chambre.

– Priez Dieu pour lui, m'avait-elle dit. Il est mort sans confession. Vos prières lui seront utiles.

– Mais ne le verrai-je pas ?

– Soyez sans crainte, vous le garderez avec nous. Mais on le dit défiguré ; laissez-nous le nettoyer avant, que de vouloir le voir, afin que vous n'emportiez pas de lui un trop horrible souvenir.

Je la remerciai de cette bonne attention et, puisque je n'avais rien d'autre à faire, je suivis son conseil et me mis à prier Dieu pour le malheureux que la mort avait saisi dans un si

triste état, sans qu'il pût seulement recevoir une consolation ou demander un pardon.

Quand je revis Pierre sur sa couche funèbre, je restai pétrifiée devant sa face méconnaissable ; la tête était défoncée, les yeux sortis de leurs orbites, la mâchoire pendante, c'était hideux à voir.

Je m'étais voilée la figure de mes deux mains.

– Pourquoi avez-vous tenu à le voir, mon enfant ? me demanda le curé qui était présent, en ramenant le drap sur le visage du mort.

– J'aurais voulu lui donner le baiser de pardon et je... je ne peux pas. C'est trop affreux !...

– Votre désir suffira... Il fut mauvais époux et vous lui pardonnez ; cela comptera dans la divine balance.

Le lendemain on enterra celui qui avait tenu une si mauvaise place dans ma vie. Je fus triste sans affectation et pour être sincère, les larmes que je versai furent plutôt des larmes de pitié pour la triste fin de Pierre, que de regrets.

À la suite de ce nouveau deuil, je vendis le

moulin et j'allai habiter la maison de ma mère, là où j'étais née, là où j'avais connu quelques mois de bonheur.

Ma fortune me permettait de vivre largement, mais je me contentai d'une vie modeste, entièrement consacrée à l'éducation de mon fils.

Quelquefois, Marie Cousin m'amenait l'enfant de Jean et j'étais heureuse de la voir jouer avec mon garçon.

Le vie a de ces hasards inexplicables pour tous. On eût dit qu'il voulait faucher autour de moi tous ceux à qui je m'intéressais.

Un soir d'automne, la veuve de Jean mourut à son tour, enlevée par les premiers froids.

La petite Suzanne était orpheline, n'ayant plus pour tout parent qu'un oncle maternel qui gagnait péniblement de quoi nourrir sa famille. C'était donc une charge pour lui que cette nouvelle bouche. J'obtins sans peine, en me montrant généreuse, qu'il me confiât la fillette, et, depuis ce jour, j'eus deux enfants au lieu d'un, les aimant sans préférence et reportant sur eux toute

ma tendresse et mon dévouement.

Petit à petit, les années s'écoulèrent et mes enfants grandirent. Dieu, après m'avoir tant éprouvé, m'avait donné le calme, et je fus heureuse, comme jamais je ne l'avais été, le jour où mon fils m'avoua qu'il aimait Suzanne et la voulait pour femme.

Quand ils furent mariés, je voulus les laisser libres de s'aimer sans contrainte, et je me retirai dans ce petit pavillon que j'habite encore. Trois fois par semaine, je monte à Calleville et j'y passe une agréable journée, après avoir été prier sur les tombes de mes chers morts. Et c'est pourquoi, en me voyant si fidèle au souvenir de Jean, les gens du pays m'appelèrent « la Jeannette ».

XXVII

Les jeunes gens restèrent silencieux longtemps après que leur vieille hôtesse eut fini de parler.

À la fin, Victor Leblanche s'écria :

– Votre histoire a été bien belle, madame Latour, et nous vous en remercions. Vous nous avez montré, que sous une humble apparence se cachent quelquefois de véritables héros... de ces héros dont vous êtes du nombre. Quand je pense, ajoutait-il comiquement repentant, que moi aussi je vous ai appelé « la Jeannette » sans deviner tout le mal que je vous faisais en vous donnant ce nom.

– Non, mon ami, vous ne me fîtes jamais de mal ; au contraire. Je n'ai pas eu le bonheur d'être la femme de Jean et de porter son nom, mais la vindicte publique répara l'injustice du sort en me nommant ainsi, et quoique ce nom soit souvent prononcé par raillerie, je l'entends

toujours avec plaisir.

Elle se tut, et les jeunes hommes regardaient avec admiration l'aimable vieille dont la vie avait été une abnégation continuelle, et l'un d'eux murmura, en l'accommodant à la circonstance, cette phrase célèbre : *Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé.*

Cet ouvrage est le 363^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.